



LE COMTE DE MANSFELD,

DRAME EN QUATRE ACTES,

PAR MM. PAUL FOUCHER ET A. DE LAVERGNE,

Représenté pour la première fois, sur le théâtre de la Porte-Saint-Martin, le 30 novembre 1840.
Pour la réouverture.

DISTRIBUTION :

CHARLES II, roi d'Espagne.....	M. EUGÈNE GRALLY.
LOUISE DE FRANCE, reine d'Espagne.....	M ^{lle} VALÉRIE KLOTZ.
LE COMTE DE MANSFELD, gentilhomme autrichien.....	M. CLARENCE.
LE CHEVALIER D'OBERSTADT, autre gentilhomme autrichien.	M. HELLARD.
OLYMPE MANGINI, comtesse de Soissons.....	M ^{me} HÉLÈNA GAUSSIN.
WILHELM, secrétaire du comte de Mansfeld.....	M. WERNER.
M. DE PUISIEUX, } gentilshommes français. }	M. MARIUS.
M. DE COSSÉ, }	M. HÉRÈT.
GRAND-MAÎTRE du palais des rois d'Espagne.....	M. BRAZIER.
LA MARQUISE D'AGUILAR.....	M ^{lle} LAURE.
UN PAGE de Louise de France.....	M ^{lle} DÉSIÉE.
MONTERO-MAYOR.....	M. AUGUSTE.
HUISSIER DU ROI.....	M. HYPOLITE.
HUISSIER DE L'AMBASSADE.....	

ACTE I.

Au palais de Saint-Cloud, en 1679. Les jardins, pendant une fête de nuit. — A gauche, une charmille qui masque une muraille où est pratiquée une petite porte. — Au fond, à droite et à gauche, deux statues qui portent des lumières; à droite un banc de gazon.

SCÈNE I.

PUISIEUX, COSSÉ, appuyé sur la statue de gauche; tous deux tournés vers la gauche; des **GENTILSHOMMES**, qui se dirigent de ce côté, traversent le théâtre.

(Au moment où le rideau se lève, on entend des cris lointains de :)

Vive Mademoiselle! vive la reine d'Espagne!

PUISIEUX.

La princesse Louise ne se fait pas attendre, ce soir; elle a compris que sa présence seule faisait une fête de ce bal, donné en l'honneur de son mariage avec S. M. le roi d'Espagne, Charles II.

COSSÉ.

Cependant sa physionomie, si vous l'avez étudiée, n'était guère en harmonie avec la fête, et j'ai trouvé, sur ce charmant visage, plus de beauté que de bonheur.

PUISIEUX.

Eh quoi! M. de Cossé, auriez-vous quelque sujet de supposer que la nièce du roi...

COSSÉ.

Parlons d'autre chose, M. de Puitsieux, et souvenons-nous, l'un et l'autre, que nous som-

mes ici dans un palais où tout est mystère dans la destinée de ses hôtes, leurs amours comme leurs haines, leur vie comme leur mort. Je suis plus âgé que vous, Monsieur, et il y a tantôt huit ans, que dans ce même palais de Saint-Cloud, au milieu d'une fête comme celle-ci, j'ai entendu retentir ces terribles paroles : « Madame se meurt! Madame est morte!... » Aujourd'hui,* (Remontant vers le palais.) j'entends retentir ces autres : « Mademoiselle se marie!.. Mademoiselle devient reine d'Espagne!.. » Eh bien! voulez-vous que je vous fasse une confidence? Je ne sais pas laquelle de ces deux paroles est la plus terrible; oui, je ne sais pas si la destinée de la mère, toute funeste qu'elle fut, n'est point préférable encore à celle que Dieu réserve à la fille.

PUISIEUX.

Vous voilà bien avec vos sombres pressentiments, M. de Cossé. A vous entendre, quand une fois le malheur est entré dans une maison, il n'en doit pas sortir que la maison ne soit vide.

COSSÉ.

C'est qu'en effet, Monsieur, le malheur est



entre dans la maison de Monsieur, sous les traits d'Olympe Mancini, comtesse de Soissons; c'est que cette femme, si célèbre par sa beauté et peut-être par ses crimes, cette femme, dont le nom semble s'attacher à tous les deuils de cette noble maison, est de retour à Paris depuis quelques jours.

PUYSIEUX.

En êtes-vous bien sûr? on avait dit qu'elle était allée s'ensevelir dans un couvent.

COSSÉ.

En effet, mais il aurait fallu qu'elle déguisât un nom fétri pour que les portes d'un monastère osassent s'ouvrir devant elle, et elle a préféré revenir et se replacer sous la protection de Mademoiselle.

PUYSIEUX.

La Princesse pourrait, je l'avoue, mieux employer sa protection; mais elle est généreuse, et croyant qu'on a calomnié la Comtesse, elle met, à la défendre, autant d'obstination que la cour et la ville en mettent à l'attaquer.

COSSÉ.

Il ne manquerait plus, pour achever l'œuvre, que la future Reine l'emmenât avec elle en Espagne, près du trône dont elle doit hériter bientôt, et que l'Autriche convoite déjà. Savez-vous que le choix d'un envoyé en Espagne doit être, en ce moment, pour l'Autriche, chose grave et délicate; aussi la vacance de cette ambassade se prolonge-t-elle toujours, dit-on.

PUYSIEUX.

Eh mais! je connais quelqu'un qui pourrait nous donner, à cet égard, des renseignements positifs.

COSSÉ.

Qui donc?

PUYSIEUX.

Le comte de Mansfeld, ce gentilhomme autrichien qui est arrivé en France il y a six semaines.

COSSÉ.

Et qui, depuis cette époque, passe ses jours et ses nuits au pharaon; qui ne connaît ce personnage singulier? c'est un de ces petits esprits remuans et passionnés prêts à briser toutes les lois comme tous les obstacles, dont la guerre et le désordre sont les élémens; brave jusqu'à la témérité; téméraire jusqu'à la folie; enfin, poussant la folie quelquefois presque au-delà de l'honneur.

PUYSIEUX.

C'est pour ne pas mettre la cour dans la confiance de sa misère qu'Henri de Mansfeld n'a pas voulu y paraître depuis son arrivée, et qu'il est resté enseveli obstinément dans quelque tripot.

COSSÉ.

Eh bien! je n'ai vu que deux fois l'homme dont nous parlons; la première fois, dans les rangs autrichiens, à la dernière campagne de Montécuculli; la seconde fois au pharaon, où il perdit beaucoup; mais à travers cette double enveloppe de soudard et de joueur, j'ai cru deviner dans M. de Mansfeld l'homme qui pourrait faire de grandes choses, si, au lieu de la flamme des passions mauvaises, c'était l'étincelle d'une

noble ambition qui vint rallumer cette âme qui se perd.

SCÈNE II.

LES MÊMES, LE COMTE DE MANSFELD.*

(Mansfeld est entré depuis quelques instans et a entendu les derniers mots.)

MANSFELD.

Grand merci de votre opinion, M. de Cossé, mais sur mon honneur je crains bien de ne la justifier jamais; car, à moins de devenir empereur ou pape, je ne trouve pas qu'un véritable ambitieux puisse couvrir ses frais.

PUYSIEUX.

Vous, au palais de Saint-Cloud, M. de Mansfeld?

MANSFELD.

Cela vous étonne, n'est-ce pas? et moi aussi, je vous jure. Ce matin, je n'avais ni carrosse, ni livrée, ni habits de fête, ni invitation même, n'étant point connu du Prince; de plus, ma bourse était complètement vide, mon crédit parfaitement mort, et mes amis... absents. Et ce soir...

PUYSIEUX.

Ce soir?

MANSFELD.

C'est toujours à peu près la même chose; seulement, rien ne me manque.

PUYSIEUX.

Par quel prodige?

MANSFELD.

Mon oncle de France est tombé malade subitement, et touche à sa dernière heure; c'est fort heureux, car, après avoir dévoré deux châteaux et une forêt, sans compter les fermes et campagnes environnantes, il ne me reste plus que cet oncle... à manger!

COSSÉ.

M. de Mansfeld, excusez ma franchise, mais je ne sais si vous devriez accepter une fortune dont j'ose à peine vous rappeler l'origine.

MANSFELD.

Oh! comme ce n'est point pour la garder... A la nouvelle dont je vous parle, les créanciers que je traîne ma suite, les juifs de Bohême, de Hongrie, d'Illyrie, des villes Ansatiques, que sais-je?... Tous ces satellites fidèles d'un astre déchu se sont humanisés, non sans peine, et m'ont avancé quelques milliers de ducats sur l'état désespéré de mon parent; et encore, ce n'est qu'en engageant, par écrit, ma liberté pour garantie de leurs créances, que j'ai obtenu les moyens de faire un début convenable à la cour, où il me fallait paraître absolument.

COSSÉ.

Je comprends; vous avez voulu, avant de retourner en Autriche, présenter vos devoirs à notre jeune reine d'Espagne.

MANSFELD.

Pas le moins du monde... je ne la connais pas, et n'ai pas grand désir de la connaître.

PUYSIEUX.

Pardon, et nul n'ignore que vous inspirez une

* Cossé, Mansfeld, Puyseux.

passion profonde à la plus belle novice du monastère des Ursulines d'Anvers; une charmante veuve qui s'est laissée fort complaisamment enlever par vous la veille même du jour où elle devait prononcer ses vœux.

MANSFELD.

Quel souvenir vous me rappelez !.. Oui, cette personne qui semblait avoir conçu pour le monde une horreur qu'il ne devait point partager, méritait tout mon amour !.. c'est une belle italienne, une marquise d'Andréa, dont le regard fier inspire presque de l'épouvante et exerce sur moi un ascendant inconcevable, auquel je ne puis me dérober que par la fuite. Je lui ai donné rendez-vous à Paris, où je confesse que je ne l'ai point cherchée.

PUYSIEUX.

A merveille ! je commence à comprendre pourquoi vous êtes venu ce soir à la fête que donne Monsieur; vous espérez y trouver qui succède à votre belle veuve.

MANSFELD.

Peut-être.

PUYSIEUX.

Je gage, rien qu'à votre ton, que c'est déjà fait.

MANSFELD.

Ah ! M. de Puy sieux, ceci est chose plus sérieuse que vous ne pensez.

PUYSIEUX.

Mordieu ! j'en ai peur pour vous, car je ne vous vis jamais ainsi.

MANSFELD.

Et c'est aussi ce qui m'épouvante dans ma nouvelle situation; j'aime !.. h ! comme je n'ai jamais aimé.

COSSÉ.

Depuis hier, peut-être... et jusqu'à demain.

MANSFELD.

Oui, depuis hier, mais pour toujours; et tenez, je cherche en vain, je vous l'avoue, par une gaieté qui ne vient pas du fond de mon âme, à m'étourdir sur un sentiment dont la force, jusqu'à présent, m'était inconnue.

PUYSIEUX.

Prenez garde, mon cher Comte, vous tombez dans le madrigal, et ce n'est plus de mode.

COSSÉ.

Et M. de Mansfeld est aimé, sans doute ?

MANSFELD.

Ma foi, vous m'en demandez plus que je n'en sais moi-même, car j'ignore jusqu'à son nom.

PUYSIEUX.

Allons donc ! vous voulez faire le mystérieux.

MANSFELD.

Non pas, sur mon honneur; et si vous pouvez m'apprendre ce que j'ignore, je me mets à votre merci, moi et la succession du chevalier d'Alberghem, par laquelle seule je vaudrais quelque chose.

PUYSIEUX.

Vous piquez notre curiosité; mais, pour vous servir dans votre projet, il nous faudrait au moins quelques détails sur votre rencontre avec votre belle inconnue.

MANSFELD.

Oh ! c'est un vrai roman dont le plus invraisemblable est le pouvoir que cette passion ré-

cente exerce sur moi. Écoutez donc. Depuis long-temps, je voulais aller consulter la Voisin; j'aime beaucoup les sorcières, moi... Les acteurs de l'hôtel de Bourgogne ne m'avaient que médiocrement satisfait; il me fallait quelque chose de mieux en fait de comédie. Hier au soir, je m'en allai frapper bravement à la porte du taudis de la devineresse, dans le faubourg Saint-Antoine; mais je ne fus pas satisfait d'elle, car, dans son horoscope, elle ne me fit pas même vice-roi. C'était ma faute aussi, je n'étais pas en fonds; et qu'est-ce qu'on peut obtenir de la destinée pour une douzaine de florins? La séance achevée, j'avais déjà franchi le seuil de la maison, lorsqu'une chaise à porteurs s'y arrêta. Deux femmes masquées en descendirent; je me plaçai dans un recoin de la muraille, poussé par un pressentiment infailible d'aventures. La Voisin vint au-devant de ses deux visiteuses. Tout-à-coup, le masque de l'une d'elles tomba; je ne vous dirai pas ce que j'éprouvai à son aspect; je n'y compris rien moi-même. « Heureusement que personne ne vous a vue, dit la sorcière. » Je n'en entendis pas davantage, car déjà, me glissant par la porte entr'ouverte, j'étais rentré dans la maison, et m'étais caché derrière une tapisserie. La Voisin amena bientôt avec elle la jeune fille que je voulais revoir à tout prix; sans doute la présence de l'autre femme eût été un obstacle à ses conjurations. A travers les trous de la tapisserie, j'aperçus de solennels apprêts. La jeune fille, qui était toute tremblante, demanda à la Voisin s'il n'y avait pas quelque moyen d'empêcher un fatal mariage. Il n'en est qu'un, reprit la sorcière, et elle se pencha à l'oreille de la jeune visiteuse; celle-ci devint fort pâle, et la Voisin ajouta ces mots : « N'est-il pas déjà malade ? » Alors, je devinai un piège infernal, et m'élançant hors de ma cachette, je saisis le bras de mon inconnue, et la conjurai de ne pas se faire, à la fois, la complice et la victime de cette exécration sorcière... La jeune fille, à mon aspect, poussa un cri d'épouvante; mais à un signal de la devineresse, cette maison, qui semblait morte, s'anima tout-à-coup. Des hommes armés et masqués parurent à toutes les portes; je me croyais à ma dernière heure. En vain les prières de la jeune fille avaient demandé grâce en ma faveur, lorsqu'il m'arriva, pour dernier moyen de défense, de jeter mon nom à la sorcière. A ce nom, la Voisin recula : « Vous êtes le comte de Mansfeld, vous vivrez ! » Les portes de cette maison, que j'avais crue mon tombeau, se rouvrirent pour moi... Et depuis que j'ai échappé aux sicaires de la Voisin, je ne redoute plus son pouvoir magique; car, ainsi que mon grand oncle, le fameux Mansfeld, je crois bien encore à Dieu, mais je ne crois pas du tout au diable.

COSSÉ.

Ce n'est point par l'intermédiaire du diable que la Voisin et ses complices se vengent; témoin les empoisonnements qui, chaque jour, épouvantent la ville.

MANSFELD.

Oh ! je ne crains rien !.. Il y a pour moi, Messieurs, une providence mystérieuse et par-

niculière; le vicomte de Lansac, la première lame du royaume, avec qui je devais me battre il y a quelques jours, et qui m'aurait tué infailliblement, est tombé subitement malade une heure avant le duel; et l'on ne sait encore quand il se rétablira. Vous voyez, Messieurs que, protégé par cette fée invisible, je puis braver la Voisin.

COSSÉ.

Pas tant que vous pensez; car la Voisin, dit-on, a retrouvé la protectrice dont les intrigues lui assureraient l'impunité... la comtesse de Soissons.

MANSFELD.

Oh! pour la comtesse de Soissons, je vous l'abandonne. Je pardonne encore à la magicienne de bas étage ses sortilèges plus ou moins ridicules, ses conjurations plus ou moins criminelles... Son art est sa seule ressource, et il faut bien que tout le monde vive. Mais une sorcière de condition, un astrologue grande dame, une empoisonneuse blasonnée... fi! c'est odieux! Et si l'on peut juger d'une femme sur sa réputation seulement, jamais aucune n'excita, à plus de titres, l'horreur et le mépris que la comtesse de Soissons.

SCÈNE III.

LES MÈMES, OBERSTADT.*

OBERSTADT.

En êtes-vous bien sûr, M. de Mansfeld?

MANSFELD.

Le chevalier d'Oberstadt!

OBERSTADT.

Moi, qui vous parle, j'ai entrevu la comtesse de Soissons, et jamais je ne me suis trompé en physiologies. Tout le tort de cette femme, dont, au reste, je ne me fais nullement le défenseur, c'a été, je pense, une étude téméraire de sciences naturelles, une croyance aveugle, dans un art occulte dont elle ignore les affreux moyens. En un mot, sa part dans les crimes de la sorcière se borne à n'être pas un esprit fort. N'est-il pas bien d'autres esprits à qui on pourrait faire le même reproche?

COSSÉ.

Quel est ce seigneur?

MANSFELD, à Cossé et Puitsieux.

Je vous disais tout à l'heure, Messieurs, que je ne croyais pas au diable.... pardonnez-moi, car le voilà en personne... très bon gentilhomme autrichien du reste. (A Oberstadt qui se lève.) M. le chevalier d'Oberstadt, le hasard qui nous rassemble toujours est singulier, il faut l'avouer.**

OBERSTADT.

Vous en plaindriez-vous, M. le Comte?

MANSFELD.

Non pas, certes; mes créanciers, tout au plus, auraient le droit de s'en plaindre; car votre présence m'enlève toujours quelqu'une des ressources qui leur restent. A Vienne, une gageure contre vous m'a coûté 10,000 florins; à Francfort, j'en ai perdu 20,000 sur le marché

* Oberstadt, à droite, sur le banc de gazon où il est venu s'asseoir: Cossé, Mansfeld, Puitsieux.

** Oberstadt, Mansfeld, Cossé, Puitsieux.

que vous m'avez proposé; à Anvers, car partout je vous ai trouvé sur mes pas, j'en ai laissé encore à peu près autant sur le tapis en jouant avec vous. Puis-je vous demander quel dessein vous amène à la cour de France?

OBERSTADT.

Celui de vous offrir votre revanche.

MANSFELD.

Quoi! vous venez... cent lieues de politesse! Messieurs, un Français lui-même n'en eût pas fait autant... M. le Chevalier, je suis confus, en vérité, mais je ne jouerai pas ce soir.

OBERSTADT.

Comme il vous plaira, M. le Comte. (A part.) M. de Mansfeld a encore de bonnes résolutions pour tout l'héritage qu'il espère; entre cet avenir et celui que je veux lui offrir, ne lui laissez pas le choix. (Il s'éloigne.)

PUYSIEUX.

M. de Mansfeld, ce n'est point ici, selon toute apparence, que vous retrouverez votre belle inconnue. D'ailleurs, il faut que vous soyez présenté à la jeune Reine. Rentrons dans le palais.

MANSFELD.

Vous avez raison.

UN PAGE, entrant.*

L'un de vous, Messieurs, ne se nomme-t-il pas le comte de Mansfeld?

MANSFELD.

Oui, Monsieur, c'est moi.

LE PAGE.

Monsieur, votre secrétaire est là, à la grille du parc, et désire vous parler sur-le-champ pour affaire importante.

MANSFELD.

Veuillez le faire introduire.

LE PAGE.

Excusez-moi encore, Messieurs, mais nul de vous n'a vu de ce côté une dame en mantille noire?

MANSFELD.

Non, malheureusement.

LE PAGE.

M. le Comte, on va ouvrir la grille à votre secrétaire. (Il sort par la droite.)

PUYSIEUX.

Vous ne m'aviez jamais parlé de ce secrétaire...

MANSFELD.

Lui seul, à présent, compose toute ma maison. C'est un étudiant de l'université de Vienne qui, ayant conçu de ma capacité et de mes talents une opinion presque aussi avantageuse que M. de Cossé, à voulu s'associer à mon sort, quoique je fusse déjà à peu près ruiné, et que le chevalier d'Alberghem se portât alors à merveille. Il a subi avec moi bien des misères, supporté bien des privations; mais il espère être récompensé un jour en prenant sa part dans ma grandeur. Ma prospérité future, voilà ses seuls gages; Dieu veuille qu'il ne se repente pas de m'avoir fait crédit.

PUYSIEUX.

Nous vous laissons avec lui, mais ne tardez pas. (Ils sortent par la gauche.)

* Mansfeld, le Page, Cossé, Puitsieux.

SCÈNE IV.

WILHELM, MANSFELD.

MANSFELD.

Eh bien ! mon cher Wilhelm, quoi de nouveau ?.. viens-tu m'annoncer que mon vieux parent s'est enfin décidé à faire quelque chose pour moi ?

WILHELM.

Pas encore, Monsieur le Comte ; mais j'ai recommandé que s'il arrivait un avis de ce côté, il fût immédiatement expédié au palais de Saint-Cloud.

MANSFELD.

A la bonne heure ! car tu le sais, Wilhelm, accablé d'obligations, perdu de dettes, abandonné de tous, excepté de toi, je ne puis attendre long-temps cette fortune, et si elle me manquait, entre la misère et la mort, mon choix ne serait pas douteux.

WILHELM.

Du courage, Monsieur le Comte, ce qui m'amène auprès de vous aura peut-être autant de prix à vos yeux qu'un héritage. Lisez ce billet qu'on m'a remis en secret pour vous.

MANSFELD.

Un billet !.. la même écriture que l'invitation qui m'a ouvert les portes de ce bal ! mes mains tremblent !.. (Lisant.) « M. le comte de Mansfeld est prié de se trouver ce soir dans les jardins du palais de Saint-Cloud, auprès du bassin de Neptune, à dix heures ! » Oh ! c'est d'elle !.. c'est d'elle !.. et voici tout près de nous le bassin de Neptune. Ah ! je ne me trompais donc pas lorsque quelque chose me disait que je la retrouverais au palais de Saint-Cloud... je ne sais... j'éprouve une émotion que jamais je n'avais ressentie... que jamais je n'avais soupçonnée... Laisse-moi, Wilhelm... Il me semble qu'un autre regard, même le tien, profanerait mes sensations en les devinant. Laisse-moi !

(La petite porte, masquée par une charmillle, s'ouvre ; Louise paraît enveloppée d'une mante qui cache son costume tout entier.)

SCÈNE V.

LOUISE, MANSFELD *.

LOUISE.

Enfin, j'ai pu échapper à la fête !.. oh ! je n'y rentrerai pas... Dans cette partie du parc, du moins, je serai seule avec une amie qui me laissera pleurer en liberté, et je pourrai contempler une dernière fois ce beau ciel que je ne verrai plus !..

MANSFELD.

Quelqu'un !.. un importun, sans doute !.. car il n'est pas encore l'heure. (Il s'approche.) Une femme !..

LOUISE.

Oh ! Dieu seul sait tout ce que je laisse en France d'amers regrets, tout ce que j'emporterai en Espagne de souvenirs douloureux !.. mais je ne vois point la Comtesse.

* Mansfeld, occupé à relire sa lettre sous le statut de douane, descend à gauche, en apercevant Louise.

MANSFELD.

Cette voix !.. oh ! c'est elle !.. c'est elle !..

LOUISE.

Je n'étais pas seule !.. mais qui donc est là ?

MANSFELD.

Qui est là ? ah ! l'homme le plus dévoué, le plus respectueux, le plus fortuné !.. le comte de Mansfeld !

LOUISE, à part.

Le comte de Mansfeld !.. ce gentilhomme qu'hier je rencontrais... ah ! mon Dieu ! j'avais quitté la fête de peur de le revoir, et il m'a reconnue !..

MANSFELD.

Et j'arrive fidèle au rendez-vous que vous m'avez donné, et dont vous avez daigné devancer l'heure.

LOUISE.

Pardonnez, Monsieur le Comte, mais je ne vous comprends pas. Vous parlez de rendez-vous.

MANSFELD.

Sans doute : ce billet...

LOUISE.

N'est pas de moi, Monsieur.

MANSFELD.

Il n'est pas de vous !.. et cette invitation que j'ai reçue pour le bal de la cour ne m'était donc point adressée par vos mains ?

LOUISE.

Pas davantage.

MANSFELD.

Oh ! vous me réveillez cruellement d'un beau songe !..

LOUISE.

M. de Mansfeld, je ne sais quel était ce songe dont vous parlez, mais je me rappelle à quel prix vous avez voulu me sauver d'un piège dont le seul danger était pour moi la honte de m'y être exposée. Vous doublerez, j'espère, le mérite de votre dévouement en oubliant que, poussée par une coupable curiosité, j'ai pu mettre le pied dans cette retraite où l'air seul qu'on y respire vous rend criminel !.. j'y fus entraînée, je vous le jure, et je ne sais encore si je dois pardonner à l'amie qui m'a fait commettre cette imprudence ; c'était cette amie que je venais chercher ici, M. de Mansfeld ; gardez à jamais le silence sur notre rencontre, comme je le garderai moi-même devant tous.

MANSFELD.

Oh ! pour prix de ma discrétion, révélez-moi votre nom, ou, du moins, dites-moi que je vous verrai quelquel jour.

LOUISE.*

C'est impossible ; je quitte à l'instant le château, et demain je m'éloigne pour toujours de la France.

MANSFELD.

Et vous abandonnez ainsi, sans regrets, sans remords, un malheureux qui ne vit plus que pour celle qui le fuit, dont la seule pensée sera désormais le bonheur qui lui échappe.

LOUISE.

M. de Mansfeld, qu'il m'en coûte ou non, un devoir inflexible nous sépare. D'ailleurs, le ciel nous fit naître dans une condition trop différente

* Mansfeld. Louise.

pour que jamais les desseins que vous avez pu concevoir puissent ne pas être insensés.

MANSFELD.

Une condition trop différente !.. Mais, puisque vous venez à la cour, vous appartenez à la noblesse ; et votre nom brillât-il d'un éclat moins vif que l'illustre nom des Mansfeld... que m'importe ! je vous aime !.. Oh ! tenez, je suis un pauvre fou qui, peut-être, ne peux retrouver à votre vue que le droit de rougir de tout son passé... Mais quel que soit ce passé, l'avenir encore peut être beau pour moi, si c'est vous qui me l'ouvrez... oui, devant vous, je ne suis plus cet aventurier impie qui avait toujours le rire sur les lèvres et le doute dans le cœur. Je ne suis plus cet inutile, cet insouciant comte de Mansfeld, dont la vie, jusqu'à présent, n'avait acquis tout au plus de titres qu'à l'oubli. Votre regard, en tombant sur moi, m'a éclairé comme un rayon, et, rien qu'à vous contempler, j'ai senti que je valais davantage... oh ! vous ne me repleurez pas dans cette existence dont vous seule m'avez fait comprendre les misères et l'opprobre !.. quels que soient les obstacles qui nous séparent, je les vaincrai, je les briserai tous... Croyez-moi, le seul danger qui me menace est dans notre séparation, Madame !.. oh ! ce moment est solennel !.. oh ! rendez-moi quelque espérance... oh ! dites-moi qu'un jour vous vous laisserez désarmer par mon amour, par mon désespoir, par mon obstination !.. oh ! dites-moi... qu'un jour, fût-ce dans bien longtemps, je vous reverrai.

LOUISE, après un silence.

Jamais !

(Elle sort précipitamment par la petite porte.)

SCÈNE VI.

MANSFELD, LA COMTESSE DE SOISSONS.

MANSFELD, seul.

Jamais ! jamais ! a-t-elle dit : cet oracle est-il donc inexorable ? oh ! Mansfeld ne se décourage pas ainsi ! non ! quoiqu'il arrive, je la suivrai.

(Il s'élançait du côté où Louise est sortie.)

LA COMTESSE, arrivant par le fond, à gauche.
Mais qui donc ?

MANSFELD.

La Marquise d'Andréa !.. Je comprends... ce rendez-vous !

LA COMTESSE.

Henri ! vous étiez ici avec une femme !.. Et dans cette fête, où vous ne fîtes admis que par moi, ce n'est pas moi que vous cherchiez...

MANSFELD.

Madame... (A part.) Que lui dire ?

LA COMTESSE.

Quelle est-elle ? quelle est-elle ? répondez...

MANSFELD.

Mais je vous jure...

LA COMTESSE.

Quelle était cette femme ?

MANSFELD.

Sur mon honneur, je l'ignore !.. (A part.) Il faut acheter ma liberté, ce soir, à tout prix. (Haut.) Une femme couverte d'une mante a passé ici, en effet, tout à l'heure... Cette femme, dans la

nuit, j'ai pu croire que c'était vous, et je voulais la suivre pour m'en assurer ; mais, ainsi que vous l'avez vu, sans doute, elle est sortie par cette petite porte qui lui avait déjà livré passage.

LA COMTESSE, à part.

Par cette petite porte... ce ne peut être que la Princesse ou l'une de ses femmes... Mansfeld n'est point encore venu à la cour... oh ! je respire ! (Haut.) Mansfeld, pardonnez-moi un soupçon... quand on aime tant, se trouve-t-on jamais assez aimé ? c'est que si vous me trompiez jamais...

MANSFELD, avec embarras.

Madame, vous avez reçu mes sermens.

LA COMTESSE.

Mansfeld, je n'ai plus que vous seul maintenant sur la terre ! Pour fuir ce monde, qui m'avait méconnue et calomniée, je m'étais réfugiée dans les bras de Dieu !.. vous avez pénétré sans remords au fond du sanctuaire, après m'avoir aperçue sur le seuil. Pour me dérober à vous, je me suis enveloppée d'un voile sacré... vous l'avez déchiré... et c'est un crime que vous expiez peut-être cruellement ; à la place de cette miséricorde divine, à laquelle pour vous j'ai perdu tous mes droits, il ne me reste plus que votre amour !.. oh ! ne vous étonnez donc pas que je tremble sans cesse, que j'interroge, avec une inquiétude éternelle, votre regard à qui seul en ce monde je dois demander compte de mon sort. Mais je suis folle de m'alarmer ainsi !.. Vous m'aimez toujours, n'est-ce pas ? Et, d'ailleurs, une puissance au-dessus de l'humanité m'a révélé que, si vous n'abandonniez jamais, Mansfeld, cette trahison vous porterait malheur. Oui, si c'était pour une autre qu'une passion plus vraie dût toucher votre cœur, Dieu choisirait ce moment pour le frapper. Si ce nouvel amour n'était pas votre plus grande faute, il serait votre châtement.

MANSFELD, à part.

Peut-être que le sort ne la démentirait pas ! (Haut.) Madame, ce soir, je dois être présenté à la jeune Reine ; veuillez permettre que je rentre au palais, mais, demain...

LA COMTESSE.

Demain ! demain seulement !.. Il faut que je vous quitte... déjà... après vous avoir perdu si long-temps !.. j'avais pourtant de grands secrets à vous dire.

MANSFELD.

Quels secrets ?

LA COMTESSE.

Demain, vous les saurez... demain, j'en appellerai à tout votre amour, et peut-être j'en suis digne !.. car, si vous m'aimez, Mansfeld, je ne reculerais peut-être devant aucun dévouement... si vous me trahissiez, devant aucun crime, peut-être !..

* LE PAGE, entrant et bas à la Comtesse.

Enfin, je vous retrouve... Son Altesse royale s'est retirée dans ses appartemens, et vous mande auprès d'elle à l'instant.

LA COMTESSE, à part.

Pauvre princesse !.. Elle est malheureuse aussi, elle ! (Haut.) Adieu, Mansfeld, demain, je

vous reverrai... et si je vous ai sacrifié jusqu'à Dieu, ce n'est pas vous qui m'en punirez, n'est-ce pas ?
(Elle tend la main à Mansfeld et sort par la gauche.)

MANSFELD.
Celui qui me suit obstinément depuis si longtemps... Le traître !..

WILHELM.
« Si donc, vous ne pouvez nous offrir de plus sûres garanties, c'en est fait de votre liberté... Nous en appelons contre vous à la justice, en vertu de l'engagement que vous nous avez souscrit. Nous avons repris possession de votre carrosse, et nous vous attendons à la grille du palais; ne tentez pas de nous échapper. »

SCÈNE VII.
MANSFELD, seul.
Enfin, me voilà libre !.. bientôt, je serai riche... et, dussé-je y consumer ma fortune et ma vie, je retrouverai celle que je cherche.

MANSFELD.
Tu le vois, Wilhelm, un pareil affront devant la cour !.. Je perds tout en un instant : honneur, fortune, amour, liberté !.. Tout est brisé, tout est fini pour moi !

SCÈNE VIII.
WILHELM, MANSFELD; puis PUISIEUX et COSSÉ,
WILHELM.
Mon cher maître, une lettre très pressée... c'est la nouvelle, sans doute, qui vous rend, à vous la richesse, à moi l'arriéré et l'intérêt de mes gages.

COSSÉ.
M. de Mansfeld... de grace !
MANSFELD, traversant la scène et allant se jeter sur le banc de gazon.

MANSFELD.
Donne, donne vite... Oh ! qui pourrait m'enlever, maintenant, le bonheur que je rêve ?
(Il ouvre la lettre et lit.)

Laissez-moi ! laissez-moi !.. Tant que je l'ai pu, j'ai lutté contre ma destinée; mais, puisqu'elle est la plus forte, je ne vivrai pas son esclave. Séparé de la femme qu'il aime, souillé d'un opprobre public, Henri de Mansfeld, du moins, saura mourir.
(Il tombe sur le banc de gazon, en se cachant la figure dans ses mains.)

PUYSIEUX, à Cossé, au fond.*
Ah ! M. de Cossé, vous avez raison ; ce mariage s'annonce sous de lugubres auspices. Mademoiselle s'est trouvée indisposée et s'est retirée subitement. D'autre part, on annonce l'arrestation de la Voisin, pour des crimes récents.

SCÈNE IX.

MANSFELD, en froissant la lettre.
Malheureux !

LES MÊMES, OBERSTADT, au fond.
OBERSTADT.
Quand un homme est anéanti par le malheur, c'est par la conscience qu'il succombe d'abord. Maintenant qu'il ne reste plus rien au comte de Mansfeld, le moment est venu d'en faire un grand politique.

PUYSIEUX.
Mais, qu'a donc M. de Mansfeld ?
WILHELM.
Mon pauvre maître !... Cette lettre...

MANSFELD.
Du moins, avant de me tuer, je m'en prendrai cruellement de mon malheur à cet infernal Chevalier qui s'y trouve mêlé. (L'apercevant.) Vous ici, M. d'Oberstadt !.. Soyez le bien-venu; vous me rendrez raison.

MANSFELD, avec désespoir.
Elle m'annonce la ruine de ma dernière espérance !.. Tiens, lis toi-même; elle est d'un de mes créanciers. (Oberstadt paraît au fond.)

(Quelques gentilshommes, sortant du palais, passent au fond et s'arrêtent à ces mots.)

WILHELM, lisant.
« M. le Comte, vous nous aviez indignement trompés en nous donnant la succession du chevalier d'Albergheim pour gage de nos créances. Le chevalier d'Albergheim, qui vient de mourir, lègue toute sa fortune aux pauvres d'Allemagne, en nommant son exécuteur testamentaire un certain chevalier d'Oberstadt, arrivé depuis quelques jours à Paris. »

OBERSTADT.
M. le comte de Mansfeld, l'Empereur, mon maître, me charge de vous annoncer qu'il a résolu de vous nommer son ambassadeur en Espagne. Veuillez me suivre sur-le-champ; Sa Majesté vous attend à Vienne. (Étonnement.)

* Puy sieux, Cossé, Wilhelm, Mansfeld.

ACTE II.

Une salle dans l'hôtel de l'ambassade à Madrid. — A droite, une porte masquée; au fond, une grande porte et un peu à gauche une fenêtre; à gauche, une autre porte. Deux fauteuils à droite, une table à gauche où sont des papiers.

SCÈNE I.

MANSFELD, assis, très pâle. Habillemeut du matin. LE GRAND-MAITRE DU PALAIS.

MANSFELD.

Veuillez rendre grâces, de ma part, à Sa Majesté Catholique, de l'intérêt qu'elle veut bien prendre à ma santé. L'accident qui m'est arrivé, à quelques lieues de Madrid, n'a plus d'autres suites qu'un peu de faiblesse; et malgré les fatigues du voyage, je me sens assez remis pour assister aujourd'hui à la cérémonie religieuse. J'aurai donc l'honneur d'être présenté à Leurs Majestés. (Le Grand-maitre sort par le fond.)

UN HUISSIER.

Monseigneur, il y a là un jeune homme, qui arrive de France, et qui se dit particulièrement connu de Votre Excellence. Il se nomme Wilhelm.

MANSFELD, se levant.

Wilhelm!.. Wilhelm!.. Qu'il entre!.. Il est juste que le compagnon des mauvais jours ait le plus de part à ma prospérité.

SCÈNE II.

WILHELM, MANSFELD.

(Wilhelm arrive du fond et s'incline devant Mansfeld, qui lui tend la main avec effusion. Wilhelm la serre en s'inclinant de nouveau.)

WILHELM.

Enfin, Monseigneur, vous voilà riche, heureux!.. Je l'avais bien prédit, moi, qu'un jour l'Europe saurait tout ce que vous valez.

MANSFELD.

Ce cher Wilhelm!.. Eh bien! as-tu satisfait ces créanciers impitoyables? as-tu racheté ton maître de la captivité israélite?

WILHELM.

Oui, Monseigneur; au moyen des fonds que le chevalier d'Oberstadt m'a envoyés de votre part, j'ai tout payé, principal et intérêts des intérêts. C'a été long, car ces usuriers, depuis long-temps à jeûn, m'ont présenté des chiffres aussi embrouillés que ceux d'un contrôleur des finances lorsqu'on le force à compter avec son successeur. Je vous rapporte l'engagement que vous aviez souscrit avec eux.

MANSFELD, le déchirant.

Il ne me reste donc plus à m'acquitter qu'envers un seul de mes créanciers.

WILHELM.

Et lequel?

MANSFELD.

C'est toi.

WILHELM.

Oh! moi, je ne suis pas pressé. Maintenant que vous êtes riche, je vous ferai crédit encore

plus volontiers; vous voyez que je n'avais pas perdu mon temps en le plaçant sur votre avenir. Mais comme vous êtes pâle! vous semblez avoir souffert.

MANSFELD.

Mon cher Wilhelm, peu s'en est fallu que tu ne me trouvasse pas à Madrid. Arrivé depuis deux jours dans cette capitale, je n'ai pu sortir encore de mon appartement.

WILHELM.

Quel accident?

MANSFELD.

Tu vas le savoir. Ayant suivi machinalement à Vienne le chevalier d'Oberstadt; plus étonné, plus confondu qu'heureux de mon changement de fortune, j'allai prendre mes pouvoirs des mains de l'Empereur, et je partis pour l'Allemagne avec un train du Saint-Empire romain; mais j'avais conservé mes goûts d'aventures et de liberté. Je voyageais le plus souvent à cheval, et souvent même je m'écartai de ma suite au gré de ma fantaisie. Un soir, à moitié chemin environ, entre Tolède et l'Escorial, j'entendis retentir le bruit d'une chasse; je dirigeai, à tout hasard, mon cheval de ce côté, et je crus entrevoir dans le crépuscule, emportée au galop de sa monture... oh! c'était une illusion!..

WILHELM.

Qui donc?

MANSFELD.

Cette jeune femme que j'avais rencontrée chez la Voisin, puis dans le parc de Saint-Cloud... cette jeune femme, dont j'ignore le nom, et qui s'est montrée si impitoyable pour moi! cette femme que j'aime toujours! dont un pressentiment trompeur m'annonçait la présence en Espagne; car sans cela, peut-être, je n'eusse pas accepté les brillantes fonctions qui m'étaient offertes dans cette capitale.

WILHELM.

Mais où est l'apparence que votre inconnue rencontrée aux alentours de Madrid...

MANSFELD.

Entraîné par un sentiment irrésistible, je m'élançai à sa suite, sans regarder où j'engageais mon cheval, qui, bientôt, roula avec moi dans un ravin où ma tête vint se briser contre des pierres. Quand je repris mes sens, j'étais dans un village des environs, et j'avais à mon chevet... oh! c'est une fatalité bien étrange!

WILHELM.

Votre inconnue?

MANSFELD.

Non, la marquise d'Andréa... la novice du monastère d'Anvers, celle qui apparaît partout où j'attends l'autre... c'était elle, sans doute, que mon œil abusé avait entrevu dans la nuit. Je ne sais ce qu'elle présenta à mes lèvres, mais je me sentis ranimé comme si je respirais la vie!..

Des médecins jugèrent ma blessure mortelle, la Marquise, seule ne se décourageant pas, brava leur arrêt, me disputa obstinément à la mort, et, grâce à ses soins infatigables, aux secrets merveilleux qu'elle possède, je me rétablis enfin, et je pus être transporté à Madrid.

WILHELM.

Ah! que Dieu la récompense!

MANSFELD.

En d'autres circonstances, Wilhelm, je lui aurais dit, sans hésiter, que des préoccupations nouvelles m'arrachaient pour jamais à son empire, et dans le cours de ma vie jamais pareil aveu ne m'a coûté; mais, je ne saurais répondre si brusquement à un tel dévouement par tant de cruauté... et quand cette femme vient de me sauver la vie... eh bien! moi! je ne saurais briser la sienne!

WILHELM.

Elle vit donc à Madrid?

MANSFELD.

Si mystérieusement que j'ignore sa retraite, dont, au reste, je n'ai point souci de m'informer. Chaque jour, elle vient en chaise à porteurs, et masquée, à l'ambassade par cette entrée secrète que je n'ai fait connaître qu'à elle. Sans doute elle se dérobe aux regards de l'inquisition, qui fut saisie autrefois, en Flandre, de l'affaire du monastère d'Anvers; et qui ne serait point arrêtée, en la poursuivant, par le caractère d'ambassadeur qu'elle serait forcée de respecter; en moi.

WILHELM.

Mais à propos d'affaires semblables j'oubliais de vous parler d'un célèbre procès qui vous intéresse plus que vous ne pensez.

MANSFELD.

Que veux-tu dire?

WILHELM.

Ce vicomte de Lansac, ce spadassin avec qui vous deviez vous battre, et qui tomba si subitement et si gravement malade, c'était une des victimes de la Voisin; enfin le chevalier d'Alberghheim, dont vous deviez hériter...

MANSFELD.

Eh bien?

WILHELM.

Il paraît qu'il avait respiré, la veille même de sa mort, un peu de cette fameuse poudre de succession que la Voisin confectionnait à l'usage des neveux... impatients.

MANSFELD.

Se peut-il? Il paraît que décidément cette maudite sorcière s'était constituée ma protectrice!.. Mais quel intérêt pouvait faire agir cette misérable en ma faveur?

WILHELM.

Je l'ignore; il est heureux que vous n'ayez point payé plus cher ces inconcevables secours; car des personnes de la plus haute distinction se sont trouvées compromises dans cette affaire... Le maréchal de Luxembourg, la duchesse de Bouillon, la comtesse de Soissons, qui n'a pas attendu le jugement, et qui s'est réfugiée en Flandres.

MANSFELD.

Tu te trompes, Wilhelm, cette digne compatriote des Borgia est encore à Madrid; elle a

dû encore un asile, m'a-t-on dit, à la bonté trop généreuse de la jeune Reine. Le palais de Buen-Retiro, si impénétrable pour tous, s'est ouvert pour Olympe Mancini, dont l'influence occulte y est toute puissante.

WILHELM.

Monseigneur, n'êtes-vous point curieux de voir cette femme? On assure qu'elle est d'une grande beauté.

MANSFELD.

On le dit, en effet; mais elle se rend justice en se faisant invisible pour tous... Jamais elle ne sort de l'appartement qu'elle occupe au palais.

WILHELM.

Monseigneur, je me retire; maintenant que vous êtes ambassadeur, vous avez de grands devoirs à remplir, et je me reprocherais de vous en avoir détourné plus long-temps.

MANSFELD.

Oh! tu peux être tranquille à cet égard, mon bon Wilhelm, car, sur mon honneur, il n'y a pas d'état au monde, plus facile que celui d'ambassadeur à la cour d'Espagne; jusqu'à présent ma diplomatie est de la nature la plus simple; elle consiste à ne rien faire.

WILHELM.

Eh quoi! Monseigneur, n'avez-vous point des instructions?

MANSFELD.

Aucune, jusqu'à présent; mais j'en attends d'un moment à l'autre... elles n'étaient point encore prêtes quand je quittai Vienne... Je commence à craindre qu'elles ne soient fort compliquées, d'après le temps qu'on met à les rédiger.

WILHELM.

C'est étrange, en effet...

UN HUISSIER, annonçant.

M. le chevalier d'Oberstadt.

MANSFELD.

Enfin, je vais savoir à quoi je suis bon... Laisse-moi, Wilhelm, je te reverrai...

(La porte du fond s'ouvre, Oberstadt paraît.)

SCÈNE III.

OBERSTADT, MANSFELD.

MANSFELD.

Salut au chevalier d'Oberstadt! Je ne vous ai pas vu, Monsieur, depuis le jour où vous m'amènâtes aux pieds de l'Empereur... Et, sans doute, vous venez m'apporter des instructions de sa part?..

OBERSTADT.

Oui, M. le Comte.

MANSFELD.

Soyez le bien-venu... il me tarde de m'acquiescer envers mon souverain... il a daigné me choisir pour son représentant, moi, pauvre et indigne!.. Il a affranchi mon passé de toutes ses dettes, de toutes ses misères!.. Il m'a rendu le manoir des Mansfeld, il m'a fait riche et puissant!.. Aussi mon dévouement pour lui est à toute épreuve.

OBERSTADT.

Sa Majesté y compte bien aussi.

MANSFELD.

Veillez donc vous hâter de me remettre ses volontés...

OBERSTADT, lui donnant un papier.
Les voici.*

MANSFELD, lisant.

«Faites tout ce que vous dira le chevalier d'Oberstadt... Signé, LÉOPOLD 1^{er}.» Et moi qui craignais que mes instructions ne fussent compliquées!.. Il faut que notre gracieux souverain ait jugé la tâche qu'il daigne me confier bien vulgaire et bien facile, puisqu'il ne croit pas même convenable de me faire connaître ses intentions par écrit.

OBERSTADT.

Vous vous trompez peut-être, Excellence. En politique, on n'écrit guère que ce qui ne vaut pas la peine d'être dit.

MANSFELD, lui faisant signe de s'asseoir.
Expliquez-vous.

OBERSTADT.

Vous me donnez votre parole de gentilhomme que tout ce qui se passera entre nous, aujourd'hui, demeurera inviolablement secret?

MANSFELD.

Je connais mes devoirs d'ambassadeur, Monsieur... Et si cela ne suffit pas, je m'engage devant vous et devant Dieu à garder toujours le silence sur notre conversation.

OBERSTADT.

C'est bien... (Ils s'asseyent.) Veui lez, maintenant, me permettre de vous adresser une ou deux questions; et, d'abord, que pensez-vous du roi d'Espagne?

MANSFELD.

Chevalier, je sors aujourd'hui pour la première fois... Retenu dans mon voyage, par suite d'accident, aux environs de Madrid, j'arrive seulement, et je n'ai pu voir encore le Roi; on dit que Charles II, faible de caractère comme de complexion, idolâtre sa femme; mais que, tremblant sous l'empire de la Reine douairière, il laisse Louise de France prisonnière de la camera mayor, dévouée à sa mère, et n'ose même rendre visite à celle qui porte le nom de son épouse.

OBERSTADT.

Et que pensez-vous de la jeune Reine?

MANSFELD.

De même que le Roi, je ne la connais point. Tout à l'heure, en revenant de la solennité qui doit avoir lieu à Notre-Dame-d'Atocha, j'espère qu'il me sera possible de vous en dire davantage.

OBERSTADT.

Il paraît, Monseigneur, que moi, qui suis arrivé de Vienne aujourd'hui seulement, j'en sais plus long que Votre Excellence sur la cour d'Espagne... Apprenez donc qu'il y a eu, tout récemment, une secrète consultation de médecins, à l'occasion de sa majesté Charles II, et que, de l'aveu unanime de tous les gens de l'art, le Roi d'Espagne n'a plus long-temps à vivre.

MANSFELD.

Eh bien?

OBERSTADT.

Eh bien! ne savez-vous pas qu'aux termes des

Mansfeld, Oberstadt.

lois qui régissent la succession de cette monarchie, la Reine est apte à succéder au Roi, son mari, à défaut d'une postérité que le pays n'a jamais pu attendre de Charles II? Ne savez-vous pas que la Reine est française de cœur comme de nation, que déjà elle sert les intérêts de sa patrie auprès du Roi dont elle est si aimée, et que du jour où elle régnera seule, c'en est fait des espérances d'Autriche?..

MANSFELD.

Je sais tout cela, Monsieur...

OBERSTADT.

Et ne voyez-vous donc aucun moyen de l'empêcher?

MANSFELD.

Aucun... je le confesse sans détour...

OBERSTADT.

Tous les conseillers de l'Empereur, Excellence, ne partagent pas votre avis, et même plusieurs ont pensé qu'il ne vous serait pas impossible de conserver à la maison d'Autriche ce sceptre si envié.

MANSFELD.

Expliquez-vous, Monsieur, car je ne comprends pas.

OBERSTADT.

Il y a de grands politiques... (Avec intention.) de grands médecins... veux-je dire, qui pensent que la Reine n'est pas moins malade que le Roi...

MANSFELD.

Ces gens-là se trompent, Chevalier... La Reine malade!.. elle, si jeune, si éclatante, dit-on, de force et de beauté...

OBERSTADT, d'une voix de plus en plus mystérieuse.

Raison de plus, Excellence, pour qu'elle ne puisse survivre au Roi, son mari... Les gens dont je parle, prétendent que si le sort ne lui réserve pas une de ces morts violentes, si fréquentes à notre époque, la mort de sa mère, par exemple, cette belle Henriette d'Angleterre, elle ne saurait échapper à quelque maladie plus ou moins prochaine... plus ou moins courte... plus ou moins explicable... Ces gens-là, Monseigneur, n'ont pas craint de persuader à ceux qui nous gouvernent, que le Panthéon de l'Escorial devait s'ouvrir au cercueil de Louise de France plus vite qu'à celui de Charles d'Autriche... Ils n'ont pas craint d'ajouter que l'ambassadeur d'Allemagne devait en être garant à son maître...

MANSFELD, se levant impétueusement avec un cri :
et regagnant le milieu de la scène.*

Je comprends, Chevalier... je ne sais seulement si c'est en rêve ou en réalité que le comte de Mansfeld entend une semblable proposition. Ainsi donc, c'est pour cela que vous m'avez suivi deux ans obstinément, c'est pour cela que vous avez osé me chercher jusqu'en France!.. Chevalier d'Oberstadt, je suis le descendant de ce fameux Mansfeld, cet invincible appui du parti protestant, qui lutta seul et victorieusement contre cet empire qui ne fait aujourd'hui son noble représentant... Quand il sentit sa fin approcher, il ordonna qu'on le revêtit de son armure et qu'on le soutint debout, afin qu'il pût encore regarder la mort face à face, et lui parler de

* Oberstadt, Mansfeld.

haut, ainsi qu'il avait fait avec tousses ennemis... Chevalier d'Oberstadt, daignez permettre à sa grande ombre de vous remercier aujourd'hui, vous qui venez proposer à son neveu de continuer si dignement sa gloire.

OBERSTADT.

J'avais le droit, M. le Comte, de m'attendre à moins de résistance, et surtout à moins de surprise de votre part... Si haut que soit placé dans notre vieille Allemagne, le nom des Mansfeld, Votre Excellence ne saurait oublier en quelles circonstances était venue tomber sur sa tête une faveur à coup sûr inespérée... Certes, notre pays n'est pas si pauvre en bonne noblesse que l'Empereur n'ait pu choisir, pour son représentant, tout autre qu'un gentilhomme perdu de dettes et ruiné au jeu... Il nous fallait, pour mettre à fin nos projets, un homme doué des qualités les plus brillantes... un homme qui sût séduire et frapper... (Mouvement de Mansfeld.) Eh! mon Dieu! croyez-moi, M. le Comte... en politique, il n'y a de crime que dans l'insuccès... Voyez Mazarin et Richelieu... L'Europe est pleine encore du bruit de leur gloire... et rien ne leur a coûté à eux pour l'accomplissement de leur œuvre... Embûches et bourreaux, meurtre et poison... C'est qu'ils savaient, eux, que le crime qui bouleverse la face du monde devient comme une Providence funèbre, trop haute pour être blâmée, trop puissante pour être punie... C'est du génie aussi que certains forfaits gigantesques. En un mot, M. de Mansfeld, Charles-Quint a donné l'Espagne à l'Autriche; serez-vous le grand politique qui la lui conserverez?

MANSFELD.

Oui, peut-être sur le trône de Richelieu, comme lui je n'aurais pas reculé devant le sang versé, car on signe encore sa vengeance avec la hache du bourreau, et les cruautés ne sont pas des trahisons!.. Mais ramper tortueusement autour d'une femme, emprunter, à la fois, à un reptile et sa marche et son venin; me laisser bien venir de ma victime pour frapper plus à l'aise! d'autant plus infâme que je cacherais sans péril, le bras du meurtrier sous le manteau de l'ambassadeur!.. Me faire empoisonneur sous la protection de l'hospitalité, devenir un assassin inviolable! Non pas! non pas! Chevalier... j'aurais peut-être, par ambition, poussé la faiblesse jusqu'au crime... mais je n'aurai jamais de courage jusqu'à l'infamie; vous voyez bien, chevalier d'Oberstadt, que je ne serai jamais un grand politique.

OBERSTADT.

Ainsi, le représentant des intérêts de l'Autriche décline la responsabilité de sa mission...

MANSFELD.

Je ne suis plus ce représentant... Je ne suis plus ambassadeur... Je résigne, dès ce moment, tous mes pouvoirs en vos mains. Je sors libre de ce palais... (Il fait un pas pour sortir.)

OBERSTADT, l'arrêtant du geste.

Sortir libre de ce palais... vous pensez qu'on peut accepter solennellement une immense mission des mains d'une grande puissance, devenir le dépositaire de ses desseins les plus cachés, plonger ses regards dans les abîmes les plus

profonds de sa politique, puis se dégager tout-à-coup, envers, elle par une démission chevaleresque? Votre Excellence veut railler; vous n'êtes plus un homme ordinaire, vous êtes un secret d'état vivant... En politique, le confident de la veille, qui ne devient pas l'instrument du lendemain, a quelquefois un survivant... un remplaçant, jamais... M. le comte de Mansfeld, votre générosité d'aujourd'hui ne sauvera pas la Reine, dont l'arrêt est prononcé... Une dernière fois, je vous en conjure, pour vous-même, et pour vous seul, ne me laissez pas sortir aujourd'hui de ce palais avec votre refus.

MANSFELD, allant à la porte du fond et l'entrouvrant.

Veillez donc me permettre de vous reconduire, chevalier d'Oberstadt.

OBERSTADT.

A votre aise, comte de Mansfeld... Je sors... (Ils vont pour sortir; une petite porte latérale s'ouvre à droite, la comtesse de Soissons parait.)

SCÈNE IV.

LES MÊMES, LA COMTESSE DE SOISSONS, se plaçant, d'un air effrayé, vis-à-vis de Mansfeld et d'Oberstadt.*

LA COMTESSE.

M. le Comte!..

MANSFELD.

La marquise d'Andréa! (Bas à d'Oberstadt.) Silence, devant cette femme, je ne veux pas l'inquiéter.

OBERSTADT, à part.

La marquise d'Andréa, dit-il? Ah! tout n'est pas désespéré. (Haut.) Charmé de revoir madame la marquise... d'Andréa.

MANSFELD.

Vous la connaissez?

OBERSTADT.

J'avais eu l'honneur de rencontrer en Italie madame la Marquise, et bien que je n'ai pas été assez heureux pour être remarqué d'elle, (Avec intention.) je n'avais oublié ni son visage ni son nom.

LA COMTESSE, à part.

Il sait tout!

OBERSTADT, à Mansfeld, à mi-voix.

Permettez-moi de croire, Excellence, que vous reviendrez sur votre résolution. C'est dans une heure, si je suis bien informé, qu'a lieu la cérémonie religieuse qui doit vous mettre pour la première fois en présence de Leurs Majestés Catholiques. Peut-être, sous le grand costume d'ambassadeur, l'Empereur aura-t-il en vous un sujet plus dévoué. J'attendrai, s'il-vous-plaît, ici, votre Excellence, et lui demanderai, au passage, sa réponse définitive.

MANSFELD.

Libre à vous, Chevalier... Me suivez-vous, Marquise?

OBERSTADT, bas à la Comtesse, qui passe devant lui.**

Venez me retrouver à l'instant, ici.

* La Comtesse, Mansfeld Oberstadt.

** Oberst.-dt, la Comtesse, Mansfeld.

LA COMTESSE.

Mais, Monsieur...

OBERSTADT, de même, en s'éloignant d'elle.
J'y attends la comtesse de Soissons.

LA COMTESSE, bas.

J'obéirai. (Haut, à Mansfeld qui, placé devant la fenêtre, se retourne.) Je vous suis, M. le Comte.

OBERSTADT.

Au revoir, M. de de Mansfeld.

(La Comtesse et Mansfeld sortent par la gauche.)

SCÈNE V.

OBERSTADT, seul.

Quoi ! cette marquise d'Andréa, la maîtresse du Comte, n'est autre que M^{me} de Soissons, et il l'ignore... Je l'ai toujours dit, le hasard est du côté de l'Autriche. D'ailleurs, j'ai vu des ambitieux revenir de plus loin que le vertueux Mansfeld. Il est certains scrupules farouches qui n'ont été inventés que pour se faire payer plus cher, et l'on n'a peut-être pas encore assez fait pour le Comte. Aujourd'hui, les renords politiques sont véritablement hors de prix. En tous cas, il faudra bien que la Comtesse me prête son intervention... J'ai des moyens de l'y forcer. La voici déjà.

SCÈNE VI.

OBERSTADT, LA COMTESSE.

LA COMTESSE, à mi-voix, et d'un accent précipité.

De grace, parlez, Monsieur, parlez!.. Est-ce que vous voulez me perdre?

OBERSTADT.

Vous perdre, Madame! eh! le pourrais-je? l'amour du comte de Mansfeld vous est tellement acquis, sans doute, qu'il ne pourrait être aliéné par la découverte du mystère bien innocent que vous lui avez fait de votre nom.

LA COMTESSE.

Oh! si je n'ai pas encore osé lui dire un nom calomnié, c'est que, par amour pour lui, je l'ai compromis davantage. La protection que je lui prêtai n'a été rendue criminelle que par cette affreuse devineresse dont les victimes se lèvent contre moi, dont le bûcher jette jusque sur ma tête ses sinistres reflets.

OBERSTADT.

Rassurez-vous!.. Loin de vouloir vous perdre, je puis, avec l'aide de l'Empereur, mon maître, vous justifier aux yeux de celui que vous aimez; et ce n'est pas au moment où je vais en appeler à votre aide, que je voudrais vous enlever tout moyen d'influence sur notre ambassadeur. Sa Majesté a daigné choisir monsieur de Mansfeld pour une mission des plus graves, et dont je ne puis vous livrer encore le secret.

LA COMTESSE.

Quoi! vous exigez encore qu'il accomplisse cette horrible tâche?

OBERSTADT, avec énergie.

Vous savez donc?

LA COMTESSE.

Il n'est plus besoin de mystère... j'étais là, et j'ai tout entendu.

OBERSTADT.

Vous avez osé entendre... Oh! maintenant, Madame, je ne prie plus, j'ordonne... Vous vous êtes condamnée vous-même à devenir notre auxiliaire, et quoique vous en puissiez dire, ce n'est pas la complice de la Voisin qui doit rendre difficile pour le comte de Mansfeld la tâche qui lui est prescrite. Vous avez accès à toute heure et en tous lieux dans le palais, seule ou accompagnée. Vous avez la confiance de la jeune Reine et de Charles II, qui en appelle aux secours de votre art.

LA COMTESSE.

Oh! pas un mot de plus, Chevalier... Il y a de ces crimes que la complice de la Voisin elle-même ne peut pas comprendre.

OBERSTADT.

Madame, vous m'avez dit imprudemment que vous aviez mon secret; ne me forcez pas à me souvenir que je puis me servir du vôtre.

LA COMTESSE.

Du mien!.. oui, vous pouvez me perdre!.. eh bien! faites! dites à Mansfeld à quel excès l'amour d'une pauvre femme l'a trompé... Tôt ou tard, ne faut-il pas qu'il sache tout?.. Et, d'ailleurs, mieux vaut le châtimement d'une faute que la récompense d'un crime.

OBERSTADT.

Soit : mais en ne l'engageant pas à mieux servir les intérêts de l'Autriche, vous le laissez se perdre!.. Puisque vous avez tout entendu, vous devez savoir quelles suites doit entraîner pour le comte de Mansfeld son refus d'aujourd'hui.

LA COMTESSE.

Vous oseriez frapper un ambassadeur?

OBERSTADT.

On ne frappe jamais si haut... De tels personnages meurent toujours par accident. En 1679, un nommé Marcos Dias, soomit au roi d'Espagne un mémoire sur les moyens de faire rendre gorge à des échevins de Madrid, qui avaient levé des sommes considérables dont leur compte n'avaient jamais rien dit. En revenant d'Alcala à Madrid, Marcos Dias rencontra un homme qui le heurta, par hasard, avec un sac rempli de sable... Marcos Dias mourut le lendemain.

LA COMTESSE, avec terreur.

Et si je ne consens ou si je ne parviens pas à rendre le comte de Mansfeld docile aux instructions que vous lui avez données?..

OBERSTADT passant devant la Comtesse et allant à la fenêtre du fond.*

Le comte de Mansfeld n'est séparé que par cette place de l'église de Notre-Dame-d'Atocha, où il est attendu pour la cérémonie religieuse. Eh bien! peut-être cette place, il ne la traversera pas aujourd'hui. Jusqu'au moment où il doit sortir... Madame, il vous reste une demi-heure. (Il sort par le fond.)

* La Comtesse, Oberstadt.

SCÈNE VII.

LA COMTESSE, seule.

Il s'éloigne... Mansfeld va venir... Que lui dire ? Le supplier de briguer cette hideuse mission qu'il a repoussée avec tant d'horreur ! lui offrir de l'aider, peut-être ! Infamie !.. Et pourtant, s'il n'y consent pas... Ce n'est rien encore que mon malheur... Il va mourir, lui ! Oui, vingt meurtriers l'entourent déjà, peut-être !.. Oui, le gouvernement perfide qui met l'assassinat aux gages de son effroyable justice, qui a su frapper Wallenstein au milieu de son armée, saura bien l'atteindre, lui !.. Ah ! meurent plutôt et le Roi, et la Reine, et l'Espagne, s'il n'est que ce moyen de défendre Mansfeld ! Puisqu'il se refuse à ces affreuses conditions, je les remplirai, moi !.. Les remplir !.. Assassiner une reine qui m'aime ! qui m'a protégée seule contre tous, qui s'abandonne tout entière à ma loyauté !.. O pardonnez, mon Dieu ! pardonnez à une pauvre insensée !.. Peut-elle encore conserver sa science, celle qui a perdu sa raison !

SCÈNE VIII.

LA COMTESSE, MANSFELD, en grand costume d'ambassadeur.

LA COMTESSE.

Vous sortez, Monseigneur ?

MANSFELD.

Sans doute : ne savez-vous pas que le roi d'Espagne, se sentant un peu rétabli après une longue maladie, doit adresser aujourd'hui ses actions de grâces à Dieu ?.. L'envoyé d'Autriche peut-il se dispenser d'aller joindre ses vœux à celui de ce monarque, près de qui on lui fait remplir (Avec ironie.) de si nobles fonctions ?

LA COMTESSE.

Monseigneur, n'allez pas à cette cérémonie... ne me quittez pas, je vous en prie !

MANSFELD.

Qu'avez-vous, Marquise ?.. Vous me dérobez quelque chagrin ?

LA COMTESSE.

Non ! seulement, je suis malade !.. Oh ! bien malade !.. Ne me quittez pas, je vous en conjure !

MANSFELD.

Je le voudrais ; mais je ne puis laisser aujourd'hui ma place vide à Notre-Dame-d'Atocha, et je crains d'être déjà en retard. (Musique de fête pendant toute la fin de la scène. Il regarde par la fe-

nêtre le cortège qui n'est pas vu du public.) Tenez, entendez-vous ce bruit de fête ? J'aperçois déjà les timballiers et les trompettes qui sont à la tête du cortège royal... Voici les alcades de la cour, les titrés, les Chevaliers des ordres militaires, les Conseils de l'État, les grands d'Espagne... (Il fait quelques pas.)

LA COMTESSE.

Monseigneur... de grace !

MANSFELD.

Les ambassadeurs... Il faut que j'aile prendre mon rang parmi eux.

SCÈNE IX.

LA COMTESSE, OBERSTADT, paraissant au fond, MANSFELD.

LA COMTESSE.

Oberstadt !..

(Elle demeure glacée et évitant le regard qu'Oberstadt lui adresse.)

OBERSTADT.

Eh bien ! qu'a maintenant Votre Excellence à me dire ?

MANSFELD.

Qu'elle va remplir, à l'église de Notre-Dame-d'Atocha, ses devoirs d'ambassadeur.

(Acclamations au dehors.)

OBERSTADT.

Ses devoirs ?.. Expliquez-vous !

MANSFELD.

Chevalier, ces acclamations vous annoncent le Roi ; et je n'ai que le temps de traverser la place.

OBERSTADT.

Monseigneur, excusez-moi ; mais je dois, avant tout, vous demander une réponse précise aux propositions que j'ai eu l'honneur de vous transmettre ?

MANSFELD.

Tenez, voici Charles II et la jeune Reine qui montent le perron de l'église... Tous deux se retournent pour répondre aux acclamations du peuple, et... (Avec un cri étouffé.) Ah ! c'est elle ! c'est elle !

OBERSTADT.

Eh bien ! Monseigneur ?

MANSFELD, après un long silence.

J'accepte !

LA COMTESSE.

Il accepte !

OBERSTADT, à la Comtesse.

Je me tairai.

ACTE III.

Jardins de Buen-Retiro. — Au lever du rideau, la Reine est assise à droite sur un banc de marbre recouvert de carreaux. Elle paraît plongée dans la rêverie ; ses dames d'honneur l'entourent.

SCÈNE I.

LA MARQUISE D'AGUILAR, LA DUCHESSE D'ALBUQUERQUE, LA CAMERERA MAYOR, faisant la lecture au milieu du théâtre, LA REINE.

LA DUCHESSE, lisant.

« La vertu et les beautés dont Anne d'Autriche était pourvue la faisaient adorer du roi Louis treizième et admirer de toute la France. Le duc de Buckingham, ambassadeur d'Angleterre, si célèbre par les agréments de sa figure, conçu pour la reine de France une passion si violente, qu'il oublia la distance qui la séparait de lui. On dit même... » (Six heures sonnent. Se levant.) L'heure de la lecture est terminée.

(Elle ferme le livre.)

LA MARQUISE.

Oh ! quel dommage ! moi, qui commençais seulement à écouter ; il n'y a donc pas moyen de savoir si la reine de France aimait un peu le bel ambassadeur...

LA DUCHESSE.

L'heure est passée... D'ailleurs, marquise d'Aguiar, sachez que les reines n'aiment jamais que les rois leurs époux. A la cour, la fidélité fait partie de l'étiquette.

LA MARQUISE, à mi-voix, à une autre.

On dit que, partout, l'étiquette est bien près de tomber en désuétude.

LA DUCHESSE, à la Reine, toujours plongée dans sa rêverie.

Plairait-il à Sa Majesté de rentrer ?.. Il est six heures.

LA REINE.

Mais, pourquoi rentrer ?.. Ne sentez-vous pas, Mesdames, quelle brise pleine de fraîcheur nous arrive en ce moment des montagnes de Guadarrama ? Il y a dans cette brise quelque chose qui me rappelle la France... il me prend fantaisie d'aller respirer l'air du soir sur les bords du Mançanarez... (Se levant.) Mesdames, faites seller vos mules, et qui m'aime me suive.

LA DUCHESSE.

Arrêtez !.. ce projet ne saurait se réaliser.

LA REINE.

Quoi ! ce plaisir qui, jusqu'à présent, m'était permis...

LA DUCHESSE.

D'aujourd'hui, par un ordre exprès, a été interdit à Votre Majesté.

LA REINE.

Encore !.. Je pensais qu'il avait pu paraître suffisant de m'interdire toute visite, toute audience, ainsi qu'on l'a fait depuis hier, sans que je puisse connaître le motif ; ce n'est donc pas assez de me défendre de recevoir jusqu'aux grands d'Espagne et aux ambassadeurs ; et, pourtant, je n'ai jamais que des réceptions publiques... On veut que le palais de Buen-Retiro soit tout-à-fait une prison pour moi... on veut

que la Reine n'ait pas plus de liberté que de puissance.

LA DUCHESSE.

Pas de puissance, Madame !.. Mais Votre Majesté oublie donc que, chaque jour, les lois et les usages de la monarchie sont violés pour lui complaire, et que, grâce à sa faveur, une Française jouit, en ce palais, d'un rang et d'un crédit qui l'emportent sur le mien, sur celui de Camerera mayor.

LA REINE.

Il est vrai que la comtesse de Soissons m'est chère ; les soins qu'elle prodigue au Roi méritent toute ma reconnaissance, et je n'avais pas besoin de l'intérêt que m'inspire cette femme, si injustement accusée, pour retrouver en elle avec bonheur un souvenir de la France. Mais, enfin, répondez, Madame, quels plaisirs ont-ils donc désormais me permettre, s'il faut que je demeure ici invisible et captive ?

LA DUCHESSE.

Des plaisirs, Reine ? Mais que Votre Majesté me permette de lui faire observer que jamais ils ne furent plus fréquents à la cour d'Espagne que depuis quelque temps. N'avons-nous pas eu, il y a un mois, une cérémonie religieuse à Notre-Dame-d'Atocha, et, depuis, un baise-main solennel et un combat de taureaux en l'honneur de l'arrivée de M. l'ambassadeur d'Autriche.

LA REINE.

Oui, sans doute... Cette dernière fête, surtout, était charmante ; deux gentilshommes y ont été tués. Vous oubliez aussi, dans l'énumération de mes amusemens, l'autodafé dont on m'a rendue témoin, malgré moi, le mois passé : il m'a fallu assister au supplice de cent malheureux innocents, peut-être, qui sont venus tour-à-tour demander la vie en passant sous mon balcon... Et, femme, je n'avais pas le droit de pleurer !.. reine, je n'avais pas celui de faire grâce !.. car telle est l'Espagne : du sang dans tous les plaisirs, de l'esclavage dans toutes les grandeurs... de l'esclavage, hélas ! Est-ce là tout ce qu'il faut craindre ?.. Blanche de Bourbon, Élisabeth, pauvres reines, qui êtes venues de France !.. votre vie m'apprend quelle sera ma vie ; votre mort prématurée est-elle aussi un présage de la mienne ?

LA DUCHESSE, s'approchant.

Madame, je puis le dire à Votre Majesté seule... La reine qu'elle daigne plaindre, l'épouse de Philippe II, méritait son sort, car elle avait au cœur un amour coupable.

LA REINE, à part.

Un amour coupable !.. Mon Dieu ! est-ce mon arrêt que vous me faites prononcer ici par la bouche de cette femme ?

(Moment de silence.)

LA MARQUISE, bas à une autre dame.

Comme la Reine paraît triste et préoccupé

pée!.. Est-ce parce qu'elle ne voit jamais le Roi?

LA REINE, se levant brusquement.*

Ah! il faut que je m'arrache à ces pensées qui me dévorent!.. il me faut de l'air!.. il me faut de l'espace!.. Je veux, à tout prix, de la distraction... A cheval! à cheval, Mesdames!.. Si la duchesse d'Albuquerque ose prendre sur elle de s'opposer à mes volontés, qu'elle se souviene que, dans tout pays, le premier devoir d'une sujette est d'obéir, comme le premier droit d'une reine est de commander. Je suis souveraine d'Espagne, et, s'il me plaît d'aller me promener ce soir sur les bords du Mançanarez, comme la dernière bourgeoise de Madrid, nul ne sera assez hardi pour m'en empêcher.

LA DUCHESSE.

Quoi, vous, l'épouse de Charles II.

LA REINE, avec force.

Non, Madame, la nièce de Louis XIV!.. D'ailleurs, on a calomnié le Roi! Si aveuglé qu'il soit à mon égard, par une marâtre, il ne m'aurait pas enlevé ce dernier plaisir, cette dernière liberté!.. Non, le Roi n'a point donné cet ordre cruel!

SCÈNE II.

LES MÊMES, LE ROI, paraissant au fond.

LE ROI.

Il l'a donné.

LA DUCHESSE.

Le Roi!.. Retirons-nous, Mesdames.

(Elles sortent.)

SCÈNE III.

LA REINE, LE ROI.

(Charles II est habillé de noir; il est pâle et vouté; sur son front chauve quelques cheveux blancs; il s'appuie sur une longue canne. Après avoir salué la Reine, il marche péniblement vers un banc de marbre et s'y assied.)

LA REINE.

Se peut-il!.. C'est vous, Sire, qui me défendez...

LE ROI, d'une voix éteinte et entremêlée d'une toux sèche.

Permettez-moi, d'abord, de prendre un instant de repos. (Silence.) Oui, Louise, c'est moi qui ai défendu que vous puissiez sortir de l'enceinte de Buen-Retiro... mais je l'ai dû...

LA REINE.

Vous l'avez dû!.. Ah! dites plutôt que la jalousie de la Reine, votre mère, contre moi, que cette aversion inexplicable, qui ne s'est point encore assez signalée, en me privant sans cesse de votre vue, Sire, veut me ravir toute consolation dans mon abandon et ma douleur, m'enlever cette dernière ombre de bonheur et d'indépendance... Et vous l'avez souffert, Sire!.. Ah! vous ne m'aimez pas!..

LE ROI, se levant.

Je ne vous aime pas!.. je ne vous aime pas!..

*La Marquise, la Reine, la Duchesse.

Louise!.. ma douce Reine!.. Mais vous êtes tout pour moi: mon amour, mon trésor, ma vie!.. Louise, croyez-moi, si j'ai contrarié vos chères volontés, si j'ai pu vous affliger aujourd'hui, c'est qu'une nécessité inexorable l'ordonnait. Je vais tout vous dire: j'ai appris qu'il se tramait un complot.

LA REINE.

Contre vous, Sire?

LE ROI.

Contre moi, Louise!.. y pensez-vous? Contre moi, vieillard de vingt-sept ans, dont la succession est déjà ouverte? Avez-vous jamais oui dire que l'on conspirât contre un cercueil?..

LA REINE.

Alors, Sire, quelle est donc la vie qui est menacée?

LE ROI.

La vôtre, Louise!..

LA REINE, avec un sourire.

La mienne, Sire!

LE ROI.

Oui, et l'âme, le chef de ce complot infâme... c'est un homme à qui nous avons ouvert notre palais, à qui, devant moi, vous avez témoigné toute bienveillance... C'est l'ambassadeur d'Autriche, c'est le comte de Mansfeld!

LA REINE, avec éclat.

Le comte de Mansfeld! c'est impossible!

LE ROI.

Louise!

LA REINE, se reprenant vivement.

Quand je dis, c'est impossible... je ne sais pas; mais il me semble qu'un ambassadeur... un gentilhomme du nom de Mansfeld.

LE ROI.

Du nom de Mansfeld!.. Ah! c'est qu'il fallait un grand nom pour couvrir ce crime, comme on avait besoin d'un bras vil pour l'exécuter.

LOUISE, à part.

Et moi qui croyais... ô mon Dieu! l'amour ressemble donc bien à la haine?

LE ROI.

Je n'ai pas besoin de vous dire, Louise, que toutes les précautions ont été prises; M. de Mansfeld est l'objet d'une surveillance perpétuelle... Depuis hier, seulement, il a cherché à entrer en pourparlers avec moi; j'ai refusé de le recevoir... je n'ai pas même voulu jeter les yeux sur ses lettres. Les ordres les plus terribles ont été donnés pour qu'aucun étranger ne pût s'introduire dans le palais, et j'ai fait revivre l'ordonnance du roi Philippe II, mon bisaïeul, portant que tout homme qui sera rencontré de nuit dans les jardins de Buen-Retiro, noble ou roturier, maître ou valet, sera, sur-le-champ, mis à mort. Et maintenant, vous me pardonnerez, n'est-ce pas, de vous avoir enfermée dans cette enceinte protectrice. Songez-y, peut-être, à la première imprudence, vous étiez morte!.. Morte!.. Morte!.. vous!.. les infâmes!.. oh! qu'ils me prennent les Indes et les Siciles, et l'Espagne... que m'importe!.. Mais vous prendre, vous!.. enlever à l'aveugle son guide, au malade sa garde, au mourant son soutien! N'y a-t-il donc pas assez de tortures, assez d'angoisses déjà dans cet amour qui se consume lui-même éternellement dans cette ten-

dresse maudite de Dieu ! Ah ! le dernier paysan des Espagnes, misérable et affamé, il peut au moins voir revivre, dans un enfant, la femme qu'il a choisie pour compagne ; ses baisers peuvent chercher sur deux visages à la fois ses traits adorés !.. Mais vous, toutes vos graces, toute votre beauté, Louise, ne sont qu'un tourment de plus pour moi ! Fantôme couronné, époux sans famille, monarque sans dynastie, je regarde lentement s'éteindre en moi la grande postérité de Charles-Quint et son vaste empire s'écrouler sous mes pieds. Les rois de l'Europe, mes seuls héritiers, en se partageant d'avance mes dépouilles, ne baissent même plus la voix devant moi, moi ! le plus jeune d'entr'eux !.. Et chaque matin, quand mon lit nuptial entr'ouvre ses rideaux, de quel côté que je tourne mes regards, j'aperçois toujours les tombeaux du sombre Escorial.

LA REINE.

Eh bien ! Sire, si vous souffrez, oh ! laissez-moi revenir auprès de vous, de vous, dont j'ai méconnu la tendresse... Ah ! tous les jours, le cœur est abusé bien cruellement. Ah ! soyez mon refuge comme je serai votre soutien !.. Mais, de grace, qu'une mère ne se retrouve plus entre nous, n'écoutez plus la voix qui nous sépare, qui fait parler contre moi des coutumes dénaturées ; mon rang ne peut me déshériter de mon amour, ni ma grandeur de mes devoirs... Nul ne peut nous envier, à moi vos souffrances, à vous mes soins... Quand Dieu vous frappe, je dois fouler aux pieds une vaine étiquette qui m'empêche de veiller sur vous, de vous servir, de vous défendre. Quand vous cessez d'être roi, sur votre oreiller de douleurs, moi, à votre chevet, je puis bien cesser d'être reine.

LE ROI.

Oh ! je vous bénis encore, mon Dieu ! car les douleurs, j'en partage, avec tous les hommes sur la terre, le triste privilège, et à moi seul, m'avez réservé la consolation d'y voir un de vos anges.

(Roulement de tambour dans le lointain. Le Roi tressaille, reprend sa canne, et se dirige vers les bâtimens.)

LA REINE.

Vous me quittez, Sire ?

LE ROI.

Louise, pardonnez-moi ! mais c'est Reine-Mère qui vient d'entrer dans le palais... C'est l'heure de ses visites... Notre-Dame-del-Pilar, que va-t-il se passer, si elle ne me trouve pas dans mes appartemens ?

LA REINE.

Et vous qui juriez tout à l'heure de vivre auprès de moi !..

LE ROI.

Oh ! je vous reverrai, Louise ! je vous reverrai !.. Mais si elle savait... oh ! elle m'accablerait de sa colère... et moi, je n'ai pas assez de forces pour la supporter ; une émotion peut me tuer, moi !..

LA REINE.

Oh ! pour bien long-temps nous voilà séparés ! peut-être, pour toujours...

Le Roi, la Reine,

LE ROI.

Non ! oh ! non ! J'ai tant besoin de vous... (Nouveau roulement.) Adieu, Louise ! adieu, ma sœur..

SCÈNE IV.

LA REINE, seule.

Seule !.. me voilà seule !.. Il me laisse avec ma tristesse, mes inquiétudes, mes remords, peut-être... oui... oui... jamais il ne l'aurait su, lui, mais, malgré moi, je l'aimais peut-être déjà !.. Il y avait tant de perfides séductions dans son regard, tant de noblesse dans l'accent de ses paroles menteuses... Ah ! que vais-je devenir entre un époux qui n'ose m'aimer, une marâtre qui me hait, un assassin qui me guette !.. Eh bien ! que cet assassin soit le bien-venu !.. Cette vie d'exil et de captivité vaut-elle la peine qu'on la défende... Un assassin, lui ! oh ! c'est impossible !.. Et cependant ce que m'a dit le Roi ! Oh ! une preuve, mon Dieu ! une preuve !.. quelle qu'elle soit ; que je puisse ou estimer encore son souvenir ou l'effacer à jamais de ma mémoire... Mais il fait nuit... me voilà seule... j'ai peur... je ne sais pourquoi. Retournons au palais... (Les branchages remuent.) Quelqu'un !..

SCÈNE V.

LA REINE, MANSFELD, enveloppé d'une cape et la tête couverte d'un sombrero.

LA REINE.

Vous !.. ah ! je vous attendais, M. de Mansfeld...

MANSFELD.

Votre Majesté m'attendait...

LA REINE.

Je demandais à Dieu une preuve... il m'a promptement exaucée... Oh ! vous avez bien choisi votre moment... je suis seule... loin de tous secours... vous avez su pénétrer dans cette enceinte si bien gardée... Le crime rend adroit, M. de Mansfeld, vous le prouvez ; et le complot formé contre ma vie ne pouvait être plus dignement dirigé que par vous.

MANSFELD.

Grand Dieu ! comment Votre Majesté a-t-elle appris ?..

LA REINE.

Je sais tout !.. vous pouvez frapper... je ne chercherai pas à me défendre...

MANSFELD.

Allons, le destin me favorise, et en vous faisant connaître d'avance ce que je venais vous révéler, il épargne nos momens qui sont précieux... Oui, Madame, il est réel qu'un complot a été formé contre vos jours... un complot dans lequel on est venu m'imposer un rôle qui, à mon refus, devait être confié à d'autres mains...

LA REINE.

Et vous avez accepté !..

MANSFELD, avec force.

Oui, j'ai accepté pour vous sauver ou pour mourir.

LA REINE, vivement et à part.

O mon Dieu ! je vous rends grâce !.. (Haut.) C'était pour me sauver ou pour mourir, dites-vous ?.. Oh ! pour mourir, en effet !.. car si vous êtes découvert dans ce jardin, votre mort est infaillible ! Vous vous diriez ambassadeur, qu'on ne vous écouterait point parler.

MANSFELD.

Madame, il s'agit ici de vous et non de moi ! On ne veut plus m'accorder de trêve... Je dois demain résigner mes pouvoirs en des mains plus sûres, si je n'ai pas accompli mon épouvantable mission.

LA REINE.

Et votre vie, sans doute, leur répond de ma mort.

MANSFELD.

Ce n'est point votre mort surtout, mais la succession du Roi d'Espagne que demande l'Autriche... et pour sauver d'abord votre vie à tout prix, une inspiration m'est venue... mais il faut pour cela que je parle au Roi... et par une fatalité sans exemple, je n'ai pu approcher de Charles II, hier et toute cette journée... mes lettres demeurent sans réponses... mes prières sans résultat.

LA REINE.

Je le sais...

MANSFELD.

Eh bien ! alors, obtenez pour moi une audience de Charles II, dès demain... Il me la faut demain, ou vous êtes perdue !..

LA REINE.

Eh bien ! oui, vous aurez cette audience, je vous le promets... Mais vous me parlez de mon salut !.. songez au vôtre... (Bruit de pas.) Ah ! on vient... Je vous l'avais dit... vous n'avez pas voulu fuir... on va vous tuer ! Cachez-vous, du moins...

MANSFELD.

Oh ! dites-moi que j'ai retrouvé votre confiance...

LA REINE.

Oui, ma confiance, mon estime, tout... mais cachez-vous ! cachez-vous !

(Mansfeld se cache dans un taillis à droite.)

SCÈNE V.

MANSFELD, caché, LA REINE, LA DUCHESSE, LE GRAND-MAITRE DU PALAIS, armé et portant des flambeaux, LES MONTEROS D'ESPINOSA. LE MONTERO-MAYOR, l'épée à la main.

LA DUCHESSE, s'élançant au près de la Reine.**

Ah ! Dieu soit loué ! Votre Majesté est saine et sauve !..

LA REINE.

Que voulez-vous dire, Madame, et que signifie tout cet appareil ?

LA DUCHESSE.

Eh quoi ! Votre Majesté n'a-t-elle entendu aucun bruit, n'a-t-elle aperçu personne depuis que le Roi l'a quittée ?..

* Mansfeld, la Reine.

** Mansfeld, la Reine, le Montero mayor, un peu au fond, les Monteros, tout-à-fait au fond.

LA REINE.

Je n'ai rien vu, rien entendu...

LA DUCHESSE.

Un homme s'est introduit ce soir, secrètement, dans les jardins du palais, en gagnant un des gardiens qui, d'avance, a pris la fuite ; mais celui qu'on a introduit ne saurait échapper... Au dehors, la compagnie des gardes Wallonnes cerne les murs du palais, et au dedans, vos fidèles Monteros parcourent les jardins... Ainsi donc, que Votre Majesté se rassure et se hâte de rentrer.

LA REINE, à part.

Rentrer... quitter ces jardins, lorsque, peut-être, il va mourir pour moi ! Oh ! mon sang se glace !.. (Haut.) Mais toutes ces perquisitions sont inutiles sans doute... si l'on n'a pu retrouver encore cet homme, c'est qu'il s'est échappé... D'ailleurs, est-il bien sûr que ce soit un malfacteur ?..

LA DUCHESSE.

Madame, les ordres du Roi sont formels, et quel que soit cet homme, il sera mis à mort à l'instant...

LA REINE, à part.

Mis à mort à l'instant... Prenez pitié de lui ! mon Dieu !..

LA DUCHESSE.

Reine, l'heure se passe, l'escorte nous attend... venez, venez...

LE MONTERO MAYOR, désignant le taillis où est Mansfeld.

Madame, nous n'avons point encore visité cette partie des jardins.

(Il fait un pas ; ses hommes l'imitent.)

LA REINE, dans le plus grand trouble.

Cette partie des jardins... Oh ! c'est inutile, Monsieur, je viens de la parcourir avec le Roi, il n'y a personne, j'en suis certaine... tandis que... maintenant, je me le rappelle, il m'a semblé entendre marcher dans cette direction... (Elle montre le côté opposé.) Oui, venez de ce côté... en revenant au palais... je vous montrerais... je vous dirigerai... Suivez-moi... (A part.) O mon Dieu ! faites que, pendant ce temps, il puisse s'échapper.

(Elle sort, suivie de tout le monde.)

SCÈNE VI.

MANSFELD, seul.

Partis !.. la Reine les éloigne... Oh ! comme elle s'effrayait pour moi !.. comme sa voix était émue... Oh ! l'homme pour qui l'on tremble ainsi, cet homme est invulnérable... cet homme est presque un Dieu !.. Mais seul, perdu de nuit dans ces jardins que je ne connais pas... Comment retrouver ma route ?.. (Il fait quelques pas, de tous les côtés où il se dirige, le théâtre s'éclaire du reflet des torches et un bruit de pas se fait entendre.) Du bruit, des flambeaux... j'ai été vu... par tout des Monteros !.. Adieu, Louise !.. Je meurs sans avoir pu remplir ma tâche...

SCÈNE VII.

MANSFELD, LE MONTERO MAYOR.

(Les Monteros, moitié derrière le Montero mayor et derrière Mansfeld.)

LE MONTERO MAYOR.

Messieurs les Monteros d'Espinosa, faites votre office, c'est l'ordre du Roi.

(Les Monteros s'avancent l'épée nue vers Mansfeld. A cet instant, paraît par la droite, la Comtesse de Soissons, escortée de deux pages à la livrée du Roi.)

SCÈNE VIII.

LES MÊMES, LA COMTESSE, masquée.*

LA COMTESSE.

Messieurs les Monteros d'Espinosa, arrêtez!

* Mansfeld, la Comtesse, le Montero mayor.

⊕ Cet homme n'est point celui que vous cherchez, et je répons de lui.

MANSFELD.

O ciel! cette voix!..

LE MONTERO MAYOR.

Qui donc êtes-vous, vous qui parlez ainsi?.. Madame... je ne vous connais pas.

LA COMTESSE, se démasquant.

Qui je suis?.. Je suis la Comtesse de Soissons!.. (Les Monteros s'écartent avec effroi; à Mansfeld, qui a jeté un cri, et est resté atterré.) Suivez-moi!..

MANSFELD, bas à la Comtesse,

La Comtesse de Soissons!.. vous! vous! Ah! l'on avait bien raison de dire que vous étiez cruelle!.. Vous ne m'avez pas laissé mourir!..

LA COMTESSE, bas, mais d'une voix ferme et avec intention.

Monseigneur l'ambassadeur d'Autriche... à chacun sa conscience, et la clémence de Dieu pour tous!.. (Elle l'entraîne.)

FIN DU PREMIER ACTE.

ACTE IV.

Une salle à pans coupés, dans le palais de Buen-Retiro. Au fond, à gauche, une grande porte donnant sur le dehors. A droite, et toujours dans le fond, une autre porte plus petite qui conduit à l'appartement du Roi. A gauche, porte latérale qui conduit chez la Reine.

SCÈNE I.

LE ROI, LE GRAND-MAITRE, puis UN HUISSIER.

(Le Roi entre appuyé sur le bras du Grand-Maitre. Les deux gardes placés à l'extérieur lui présentent les armes à son passage, puis la porte se referme.)

LE ROI, s'asseyant.

Arrêtons-nous ici, Grand-Maitre... cette promenade dans les galeries m'a fatigué. Je suis si faible!..

LE GRAND-MAITRE.

En effet, Sire, Votre Majesté paraît plus souffrante aujourd'hui... elle ferait bien de rentrer dans ses appartemens particuliers pour s'y reposer un peu.

LE ROI.

Tu te trompes, Grand-Maitre, je ne suis pas plus malade aujourd'hui que les autres jours; seulement je suis plus triste. Je n'ai pas vu la Reine aujourd'hui. Tu ne sais pas, Bejar, que de malheurs cache la destinée d'une Reine!

UN HUISSIER, entrant.

Sire, le secrétaire particulier de Monseigneur l'ambassadeur d'Autriche est là, et demande réponse à la lettre que M. le comte de Mansfeld a fait parvenir ce matin.

LE GRAND-MAITRE.

C'est la seconde fois que ce jeune homme, un certain Wilhelm, vient au palais pour ce motif. Il paraît fort attaché au Comte et semblait consterné de n'avoir pu obtenir l'audience que sollicite cet ambassadeur... Mais les ordres de Votre Majesté subsistent toujours, et je vais lui rap-

LE ROI.

Non, non, Bejar... j'ai changé d'intentions hier au soir. La Reine m'a prié de recevoir cet ambassadeur. Elle sait que ce comte de Mansfeld est autrichien, et, qu'à ce titre, il ne peut que lui vouloir du mal, mais elle croit qu'en se rendant au vœu d'un ennemi, en le prévenant même au besoin, on peut ramener cet ennemi. Dieu veuille qu'elle ne se trompe pas!.. Ecoute, Grand-Maitre, il faut lui faire honneur, à cet ambassadeur, pour qu'il n'ait pas à se plaindre de nous... Va-t'en au-devant de lui avec quelques-uns de mes gentilshommes... fais cela pour moi, Bejar.

LE GRAND-MAITRE.

Sire, j'obéis. (Il s'incline et sort.)

SCÈNE II.

LE ROI, seul.

Allons! Louise sera contente de moi, et cette pensée me fait du bien! Mais que peut avoir à me dire cet ambassadeur, et d'où provient l'insistance qu'il a mise à obtenir une audience particulière?

SCÈNE III.

LE ROI, LA DUCHESSE.

LA DUCHESSE, sortant des appartemens de la Reine.
Sire...

LE ROI.

⊕ Vous ici, duchesse d'Albuquerque! vous avez

quitté la Reine malgré l'ordre que je vous avais donné.

LA DUCHESSE.

Sire, il y a de graves circonstances qui pressentent la fidélité et le dévouement avant l'obéissance même. J'ai fait une découverte dont je ne puis rendre compte qu'à vous seul... Votre Majesté jugera de son importance... Je viens de trouver, dans le livre d'heures de Sa Majesté la Reine, ce papier plié ! je n'ai pu savoir qui avait placé là ce billet, dont mon auguste maîtresse n'avait pas encore pris connaissance; toutefois, Sa Majesté paraissait rêveuse, et une fois j'ai entendu s'échapper de ses lèvres, ces mots : « Est-il sauvé ? » J'ignore quel en est le sens... Maintenant, je retourne auprès de la Reine... Sire, Dieu vous garde !

SCÈNE IV.

LE ROI, seul.

(Il ouvre vivement le papier.)

Trois lignes d'une écriture inconnue et sans signature. « Madame, je vis encore, et c'est pour vous ! Mais, au nom de ce qu'il y a de plus sacré au monde; souvenez-vous de votre promesse ou tout est perdu. » (Après un silence.) Ah ! j'avais cru mes misères à leur comble, je pensais avoir épuisé la lie de ce calice que seul vous m'avez offert, mon Dieu, au festin royal où vous m'avez convié; je n'avais pas prévu qu'un homme, en Espagne, osât élever jusqu'à la Reine un regard de profanation, osât concevoir cet amour de lèse-majesté!.. Quoi ! jusque sous le dais royal, l'adultère et la trahison!.. Ce bonheur dont je suis déchu, moi, le souverain d'Espagne et des Indes, un autre, un vassal, un sujet, un esclave l'usurperait insolemment ! misérable ! hier ; j'osais me plaindre et je ne tremblais que pour sa vie. (Il tombe épuisé sur un fauteuil; après un silence.) Mais non, non, je ne puis le croire !.. tant de vertu, tant de candeur, tant de loyauté n'ont pu se démentir en un jour... elle n'a eu qu'un tort, sans doute, celui d'écouter (Avec colère.) l'aveu d'un insensé ! Oui, Louise m'est fidèle encore.

UN HUISSIER, annonçant.

Son Excellence le comte de Mansfeld.

LE ROI,

Le comte de Mansfeld ! Louise m'a demandé, au nom de sa sûreté, de recevoir cet ambassadeur... coupable ou non, il faut d'abord la sauver.

MANSFELD, à part.

Allons, quoi qu'il m'en coûte, il faut acheter le salut de la Reine par son abaissement passager.

LE ROI.

Excusez-moi, M. de Mansfeld, si je n'ai pu vous recevoir plus tôt... ma santé... Mais, maintenant, me voici tout prêt à entendre les communications que vous voudrez bien m'adresser.

MANSFELD.

Sire, à votre tour, vous me pardonnerez si l'intérêt de l'Empereur, mon maître, et celui même de Votre Majesté, m'entraînent à vous dé-

plaire dans la suite de cet entretien. Sire, un monarque s'est élevé en Europe qui rêve la monarchie universelle et à qui rien n'a coûté pour satisfaire son ambition...

LE ROI.

M. de Mansfeld !

MANSFELD.

Je n'oublie pas, Sire, de qui la reine d'Espagne est nièce... Mais vous étiez roi avant d'être époux, et aux rois, on doit toutes les vérités. Exempts des faiblesses humaines, ces élus de Dieu doivent regarder sans pâlir au-delà de leur propre tombeau. Sire, que la providence conserve de longs jours à Votre Majesté; mais s'il fallait qu'elle succombât aux douleurs dont elle est la proie, sans que fût advenu l'héritier que le ciel vous a déjà refusé en plusieurs années de mariage, la monarchie d'Espagne, dont vous êtes comptable devant Dieu, en passant sous l'autorité d'une princesse toute française, deviendrait une humble province de Louis XIV.

LE ROI.

Ce malheur est à craindre... et souvent, croyez-moi, je l'ai envisagé en face... Mais comment l'empêcher ?

MANSFELD.

Sire, il en est un moyen; c'est de déclarer, au cas d'un événement bien improbable ou bien éloigné encore, j'espère, votre succession royale acquise irrévocablement à l'archiduc Charles, le fils de l'empereur mon maître, en excluant la reine d'Espagne elle-même.

LE ROI, à part.

Allons, l'Autriche, du moins, ne cherche point à déguiser sa haine contre Louise ! (Haut.) Et vous voulez que, pour récompenser la noble jeune femme qui est venue pieusement s'asseoir au chevet d'un moribond, je la déshérite de ce rang qui la dédommagerait un jour, du moins, d'avoir été la triste compagne de Charles II ?

MANSFELD.

Sire, je regrette comme vous que l'intérêt de l'Espagne coûte si cher à une princesse digne d'estime et de respect, mais vous ne savez pas quels épouvantables malheurs à tout prix vous devez prévenir.

LE ROI, se levant, à part.

La vie de Louise est menacée... peut-être, en signant ces dispositions testamentaires, rachèterai-je ses jours au prix de ses droits ? peut-être désarmerai-je l'Autriche. (Haut.) Comte de Mansfeld, les raisons que votre politique a fait valoir s'étaient déjà présentées à ma pensée, et si aucun prince de mon sang ne peut succéder à mes droits... Eh bien ! je vous le promets, l'archiduc Charles sera mon héritier.

MANSFELD, à part, avec un accent de joie.

Ah ! (Haut.) Plairait-il à Votre Majesté de signer, aujourd'hui, cet acte solennel ?

LE ROI.

Quel motif à tant de promptitude ?

MANSFELD.

Sire, Dieu ne tient-il pas entre ses mains notre vie à tous ?.. et la confiance téméraire qui nous fait remettre au lendemain n'est-elle pas déjà presque une impiété ?

LE ROI, à part.

Le complot existe... on ne peut trop se hâter

de le déjeuner. (Haut.) Vous avez préparé, comte de Mansfeld, les actes pour lesquels vous réclamez ma signature ?

MANSFELD.

Sire, les voilà !.. Je n'ai pas voulu confier à mon secrétaire un travail d'une si haute importance... Voici les dispositions écrites tout entières de ma main.

LE ROI.

Donnez donc !

MANSFELD, à part.

S'il signe, la Reine est sauvée !

LE ROI, lisant.

« Nous, Charles II, roi d'Espagne... » Grand Dieu ! cette écriture... c'était lui ! c'était lui qu'elle me pressait de recevoir... Ils étaient d'accord... Oh ! trahison ! infamie !..

(Il déchire les papiers.)

MANSFELD.

Que faites-vous, Sire ?

LE ROI.

Ce que je fais ? Je déchire cette déclaration, j'anéantis ce traité... je refuse toute alliance avec l'Autriche... je déshérite à jamais son prince !..

MANSFELD.

Mais pourquoi ?

LE ROI.

Pourquoi ? parce que l'Autriche vient, par la voix, par les mains de son digne émissaire, m'insulter, me dépouiller, moi, vivant !.. parce qu'elle vient me disputer un reste de jours, épier les derniers battemens de mon cœur ! parce que tu ne sais pas même déguiser tes lâches complots... pourquoi ? parce que tu viens ici pour séduire la Reine.

MANSFELD, à part.

Que dit-il ?

LE ROI.

A moi, mes alcades ! à moi, le président de Castille ! à moi, mes inquisiteurs ! à moi, mes monteros ! mes gardes Wallonnes !.. Mort au traître ! mort au sacrilège !.. A moi ! à moi !..

(Sa voix s'éteint. Il tombe sans connaissance.)

SCÈNE V.

LE ROI, LE GRAND-MAITRE, SUITE,
MANSFELD,

LE GRAND-MAITRE.

Grand Dieu ! le Roi !.. (Sur un signe de lui, des pages entrent. On emporte le Roi.) M. de Mansfeld, je veux bien vous croire étranger aux causes de l'état fatal où se trouve Sa Majesté ; mais je dois vous prévenir, cependant, que vous ne pouvez quitter le palais jusqu'au moment où le Roi, mon maître, reprendra connaissance.

MANSFELD.

Mais, Monsieur, je suis ambassadeur.

LE GRAND-MAITRE.

J'ai pour cette qualité, tout respect. Veuillez me permettre de ne point m'en départir, en vous prêtant à ce qu'exige mon devoir.

(Il sort avec sa suite.)

SCÈNE VI.

MANSFELD, seul.

Il savait tout !.. et, maintenant, on va me demander compte de ma mission, et ce but que je n'ai pu atteindre par des voies loyales, avant quelques jours on y sera arrivé par un crime. Déjà peut-être quelque obscur émissaire de mon successeur parvenu jusqu'à la Reine... Ah ! je frémis... Il faut la rejoindre, il faut lui dire... Prisonnier ! prisonnier dans ce palais ! Allons, tout est dit... ses bourreaux seront les plus forts. Je ne puis que mourir, et mourir sans vengeance !

SCÈNE VII.

MANSFELD, LA COMTESSE, sortant des appartemens du Roi.

LA COMTESSE.

Silence ! j'ai tout appris, M. le Comte ! et je viens encore vous défendre.

MANSFELD.

Vous ici, Madame ?

LA COMTESSE.

Écoutez... non, rien encore. (A Mansfeld.) Oui, Mansfeld, la femme que vous avez outragée si cruellement, et qui donnerait encore sa vie pour vous, vient vous offrir le salut, mais c'est à une condition.

MANSFELD.

Parlez...

LA COMTESSE.

M. le Comte, le jour où le chevalier d'Obersadt vous proposa l'horrible mission que vous avez refusée d'abord, et acceptée ensuite, j'étais cachée, j'ai tout entendu.

MANSFELD.

Que dites-vous ?

LA COMTESSE.

Oh ! ne tentez pas de le nier, vous voulez tuer la Reine... Je le sais... c'est pour attenter à sa vie, que vous avez pénétré au péril de la vôtre, la nuit, dans le parc de Buen-Retiro ; mais, moi, depuis un mois, je veille à la fois sur la Reine et l'ambassadeur me plaçant obstinément entre eux, vous rendant l'accès du palais plus difficile, défendant tour-à-tour la Reine contre vos attentats et vous contre votre châtement...

MANSFELD.

Eh bien ! Madame ?

LA COMTESSE.

Eh bien ! cette condition que je vous demande, c'est de renoncer à un crime qui serait désormais inutile ; aussi bien, vous pouvez encore attaquer la vie de la Reine, mais non plus ses droits... Les cloches n'ont point sonné, selon leur lugubre usage, aux approches de la mort des rois... C'est un secret encore, et j'ai promis de le cacher à Louise de France ; mais, avant une heure sans doute, la veuve de Charles II, sera la seule maîtresse du royaume qu'on ne peut plus arracher à la dynastie française... Le Roi, en ce moment, se débat dans l'agonie.

MANSFELD.

Que dites-vous ?.. le Roi...

LA COMTESSE.

J'ai été appelée près de lui, peut-être moi seule, par de terribles moyens, par des secrets que m'ont appris de longues recherches, pouvais-je prolonger la vie du Roi, fût-ce aux dépens de sa raison, mais je ne l'ai pas voulu... L'Escurial attend un cerceuil, il fallait que Charles II ou la Reine y descendît, pouvais-je hésiter? la mort de Charles II sauve ma protectrice, et à vous, vous épargne un crime.

MANSFELD.

Charles II... Il se pourrait!.. oh! ma tête s'égaré, tant de joie...

LA COMTESSE.

Tant de joie! vous qui aviez juré la mort de la Reine... Vous qui avez accepté votre part dans l'affreux complot de l'Autriche.

MANSFELD.

Pour le déjouer, mais c'est que vous ne pouviez comprendre? Quoi, vous avez pu croire que c'était un bourreau qui s'attachait en moi aux pas de la Reine! non, je ne suis point un meurtrier... non, je ne suis point un empoisonneur!.. où est la Reine?.. je veux voir la Reine.*

LA COMTESSE.

La Reine! refusera de vous voir, le Roi lui a dit que vous étiez son assassin!

MANSFELD.

La Reine sait tout... elle sait que pour elle j'aurais donné tout mon sang... Elle sait que je...

(Il se rapproche vivement de la Comtesse qui se retourne, et dont le regard arrête la parole sur les lèvres de Mansfeld.)

LA COMTESSE, à part.

C'était la Reine qu'il aimait! ah! quelle lumière! Ils me trompaient tous deux... Oh! mon Dieu! mon Dieu! (A Mansfeld.) Et moi... moi...

MANSFELD.

Laissez-moi, Madame, vous le savez, tous nos liens sont à jamais brisés.

LA COMTESSE, tranquille.

Oui, vous avez raison, M. le Comte, nos liens sont à jamais brisés... mais vous ne pouvez voir la Reine... vous êtes prisonnier, j'irai, moi... sans doute, elle a su vos périls, cette nuit... Et elle ignore que son fidèle défenseur est sauvé! Je cours... la rassurer... (A part.) Allons, les tombeaux de l'Escurial attendent une tête couronnée, à moi de la choisir!.. S'ils l'ont voulu tous deux, la Comtesse de Soissons accomplira sa destinée...

SCÈNE VIII.

MANSFELD, seul.

Sauvée... veuve... libre!.. Reine!.. Et moi, moi, insensé... qui ne croyais pouvoir protéger sa tête qu'en l'aviissant... Oh! non! non! elle vivra, mais elle régnera indépendante sur l'Espagne régénérée! désormais, son royaume devient mon pays, sa gloire devient ma tâche, sa toute personne, mon seul but! oh! qui disait donc que Mansfeld n'avait pas d'ambition! non, il n'en avait pas pour ramper au premier rang,

* La Comtesse, Mansfeld.

triste et seul sous un Roi... mais l'on saura ce que c'est que son ambition, lorsqu'elle s'allume à la flamme d'un tel amour!.. pour celle que j'aime, je releverai ce trône de Charles-Quint... ce trône qu'un seul hémisphère n'eût pu supporter; car, d'avance, sous ses pieds, Colomb faisait éclore un nouveau monde! Charles-Quint avait attiré l'Espagne à l'Autriche, j'attirerai l'Autriche à l'Espagne... L'empire d'Occident renouvelé, aura Madrid pour capitale, et je mettrai sur ta tête adorée, ô Louise, et la couronne de Charles-Quint, et le diadème de Charlemagne... Et moi!.. moi!.. si près d'un trône, n'y monterai-je pas un jour?.. Cette main qu'elle tendra à mes baisers de sujet... Cette main ne restera-t-elle pas dans la mienne? déjà, des splendeurs inconnues éblouissent mes yeux... déjà, des cloches tintent à mon oreille... un sublime avènement! Oh! quels que soient les obstacles qui séparent le pauvre gentilhomme Autrichien de la Reine d'Espagne, rien ne m'est impossible, car, pour carrière devant mes pas, j'ai deux immensités, l'univers et l'avenir!..

SCÈNE IX.

LA REINE, MANSFELD.

LA REINE, avec un cri de joie.

La Comtesse ne m'avait pas trompé, il existe!

MANSFELD.

Vous, Madame! ah! rien ne peut plus nous séparer.

LA REINE.

Que dites-vous?

MANSFELD.

Je dis que vous êtes sauvée, et que vous régnerez, je dis que ma raison s'égaré à force de bonheur, je dis... que je vous aime.

LA REINE.

M. de Mansfeld, je suis la reine d'Espagne.

MANSFELD.

La reine d'Espagne!.. oh! si jusqu'à ce jour j'ai gardé devant vous un silence de respect dont le sort m'affranchit enfin, c'était devant la femme et non devant la Reine... si j'ai été ébloui, c'était à contempler votre beauté et non à regarder votre couronne.

LA REINE.

M. de Mansfeld... oh! laissez-moi, j'ai déjà été coupable d'accepter vos secours et votre dévouement.

MANSFELD.

Oh! ne vous accusez point... c'était une destinée plus forte que vous et que moi, qui m'attirait vers vous, qui m'a attaché à vos traces, malgré votre défense, qui m'a permis l'espérance malgré votre rang, qui m'a ordonné de vous aimer, à moi... qui m'a dit que vous m'aimiez, vous!.. (Il saisit la main de la Reine.)

LA REINE.

Moi!.. moi!

MANSFELD.

Oui, vous m'aimez, oui, vous m'appartenez.

LA REINE.

Oh! secourez-moi, mon Dieu! M. de Mansfeld, eh bien! ce n'est plus le titre de Reine que j'invoque contre vous... mais je suis mariée.

MANSFELD.

Mariée! ce lien odieux est brisé, ce spectre qui traînait votre chaîne après lui... ils'est éteint! ce fantôme à qui l'on avait sacrifié votre jeunesse... il s'est évanoui.

LA REINE, avec un cri de désespoir.

Que dites-vous? mon époux...

MANSFELD.

Dieu vous sauve en le frappant! car s'il avait vécu un jour, une heure de plus peut-être, vous étiez morte... venez... oh! venez avec moi, venez montrer à vos sujets, à vos ennemis, la Reine toute-puissante d'Espagne et des Indes.

(Il entraîne vers le fond Louise qui se débat. La porte de la chambre de Charles II s'ouvre, le Roi paraît en désordre.)

SCÈNE X.

LA REINE, LE ROI, MANSFELD.

LE ROI.

Comte de Mansfeld, tu es un lâche et un infâme... comte de Mansfeld, ton épée!.. (Il prend l'épée des mains de Mansfeld et la jette avec colère. — A Louise.) Et toi, que j'adorais comme un ange venu du ciel!.. toi, qui étais pour mon cœur un bonheur plus grand que toutes mes souffrances, toi, qui ne tendais vers moi la main que pour mieux m'assassiner... Louise de France, du bord de cette tombe où tu m'oubliais déjà... Louise de France, je te maudis.

LA REINE, avec un cri, et s'attachant aux genoux du Roi.

Grace, Sire!.. je ne suis pas coupable; Sire, à vous seul toute mon affection, tout mon être, je vous le jure!.. rétractez cette malédiction terrible!.. vous vous dérobez à moi... vous me refusez grace et pitié!

(Elle chancelle et semble près de perdre connaissance.)

LE ROI, s'élançant vers elle, et la soutenant.

Louise! Louise! eh bien! non! non! je ne te maudis pas, je t'aime. Oh! mon Dieu! c'est moi qui l'ai frappée... Louise, reviens à toi!.. si tu meurs, je meurs! oui, prends pitié, à ton tour, d'un pauvre Roi insensé! je suis insensé, vois-tu, oh! tu dois être innocente, j'ai si besoin de toi... Louise, Louise!

LA REINE, reprenant ses sens.

Ce n'est rien, Sire, une douleur étrange, mais rassurez-vous, l'émotion seule... ah! Sire, je ne vous ai point trahi!.. et vous, comte de Mansfeld, je vous adjure devant Dieu, n'est-ce pas que vous êtes à présent, que vous serez toujours, le plus fidèle allié du noble roi Charles II? n'est-ce pas que jamais vous n'attenterez à ses droits, à son repos, à son honneur.

MANSFELD, d'une voix émue.

Non, Madame, je le jure.

LE ROI.

Tu le veux, Louise, guide-moi, conduis-moi, je suis aveugle et tu es ma lumière; que Dieu, selon tes œuvres, te punisse ou te récompense. (A Mansfeld.) Comte de Mansfeld, la reine d'Espagne répond de votre loyauté... vous êtes libre.

LA REINE, avec un cri.

Oh! que je souffre!.. oh! c'est affreux!

LE ROI.

Louise! Louise!.. du secours... Louise... Louise, ses yeux se ferment, sa main se glace, oh! c'est moi qui l'ai tuée! du secours! du secours! mes trésors, mon empire à qui la sauvera! (Entrent des pages et des dames d'honneur.)

LA REINE.

Là, toujours là... Charles, ne me quittez plus... ne me quittez plus!..

(Elle sort par la droite, appuyée sur le Roi. Les pages et les dames la suivent.)

SCÈNE XI.

MANSFELD, puis LA COMTESSE.

MANSFELD.

Ce cri... cette pâleur... mon Dieu, mon Dieu, quel danger si subit la menace. (Il se retourne et aperçoit la Comtesse de Soissons, qui est entrée pâle et qui se tient immobile. Il demeure quelque temps atterré sans lui parler.) Oh! non! non! n'est-ce pas?

LA COMTESSE.

Que voulez-vous dire, M. le Comte? expliquez-vous.

MANSFELD, d'une voix éteinte.

La Reine...

LA COMTESSE.

Eh bien! la Reine?

MANSFELD.

Ah! ce calme me glace d'épouvante!.. mais, je vous le jure, la Reine est innocente.

LA COMTESSE.

Qui songe à accuser la Reine?

MANSFELD.

Ah! si vous ne l'accusez pas, c'est que vous l'avez déjà condamnée, peut-être, c'est que vous l'avez assassinée.

LA COMTESSE.

Assassinée!..

MANSFELD.

N'êtes-vous pas la comtesse de Soissons?

LA COMTESSE.

Mais quel était mon droit pour vous punir?.. Vous m'avez arrachée à Dieu en me prodiguant les sermens les plus sacrés, il est vrai... mais les gentilshommes n'en tiennent jamais auprès des femmes. Deux fois, en Espagne, vous m'avez dû la vie, cela est vrai encore... mais vous avez rencontré une autre femme qui est jeune, qui est belle... qui est reine, et vous m'avez abandonnée pour elle. Oh! j'aurais tort de me plaindre, M. de Mansfeld!.. qu'y a-t-il d'étonnant à cela?

MANSFELD.

Cette tranquillité m'impose à présent malgré moi... aurait elle pardonné? (Bruit de cloches.) Ah! cette cloche funèbre! je le sais... elle sonne pour les derniers momens de la Reine... elle ne s'arrêtera qu'avec son dernier soupir. (Avec explosion.) Ah! la Reine est perdue! la Reine est perdue!

LA COMTESSE.

Dieu de bonté! vous m'affranchissez de tous mes remords... Eh bien! eh bien, oui, je l'ai empoisonnée, ta Reine... nous avons partagé la même mort, et rien ne peut plus nous sauver.

Oui, c'était ma bienfaitrice, ma providence sur la terre... mais quand je me suis vue, moi, si déshonorée, elle si pure!.. moi si malheureuse, elle si adorée! ah! alors ma tête s'est perdue... je pouvais supporter ton mépris, subir l'exil que tu m'imposais, mais laisser impuni ton amour pour une autre! jamais! jamais!

(Les cloches continuent toujours.)

MANSFELD, cherchant à l'entraîner vers la chambre de la Reine.

Pas de secours! pas d'espoir! oh! par pitié, tu peux la sauver, toi!.. sauve-la, et je t'aime-
rai seule!

(Les cloches s'arrêtent.)

LA COMTESSE.

Il est trop tard. (Elle tombe sur un fauteuil.)

.....

SCÈNE XII.

LA COMTESSE, mourante, MANSFELD,
OBERSTADT.

OBERSTADT, paraissant au fond, des papiers à la main; à Mansfeld.

Salut, duc de Mansfeld, comte d'Holbein,

président des conseils de guerre de Vienne, commandeur de Saint-Georges d'Autriche, prince du saint-empire romain!.. Charles-Quint a donné l'Espagne à l'Autriche, vous la lui conservez... Prenez, prenez ces ordres, ces brevets...

MANSFELD, déchirant les papiers.

Arrière!.. ces horribles récompenses... je ne les ai pas gagnées... reprenez seul le prix du sang, comme vous en garderez l'empreinte... Dieu et les hommes m'entendront!

.....

SCÈNE XIII.

LA COMTESSE, LE ROI, qu'on entraîne hors des appartemens de la Reine, MANSFELD, OBERSTADT.

LE ROI.

Morte!.. ah! le reste de ma vie pour pleurer celle qui n'est plus... et mon héritage à la France!
(Mouvement de fureur d'Oberstadt. — La toile baisse.)

FIN.